VOLUME III. WINNIPEG, MARDI, 5 Octobre 1915 NUMERO 21

LA LIBERTÉ

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

Imprimé et publié par la
"WEST CANADA PUB. CO. LTD."
619 Ave. McDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

FAITS HISTORIQUES

"Aux Etats-Unis, comme dans l'Ouest canadien, la plupart des religieux, des prêtres et des évêques français, ont commis l'erreur profonde de penser que la meilleure manière de servir les intérêts de la religion et de la race, c'était d'accepter comme une faveur des bribes de privilèges que nous, les pionniers de l'Amérique du Nord, avions appris à réclamer comme un patrimoine de naissance; et aussi d'accepter comme inévitable l'anglicisation de tous les peuples du continent. Il n'est que juste d'ajouter que le plus grand nombre est revenu graduellement à une notion plus exacte de la situation."

Ce court paragraphe d'un article de M. Henri Bourassa sur les Franco-Américains, paru dans le **Devoir** du 20 septembre dernier a causé un peu d'étonnement. On a demandé des précisions. Elles nous semblent incluses dans l'entrefilet incriminé. Par les termes "des religieux, des prêtres et des évêques français", M. Henri Bourassa ne désigne aucunement le clergé canadien-français. Il nomme le clergé de langue française né en France. Comme nous le disait ces jours derniers un prêtre de langue française né en France, M. Henri Bourassa a raison. L'état de choses qu'il constate avoir existé dans le passé et dont il note avec joie la disparition, est un fait historique qu'on ne saurait nier. "Quand je vins au Canada, nous avouait ce prêtre français avec lequel nous causions des articles de M. Henri Bourassa, je me dis dès mon arrivée qu'il était impossible qu'en dehors de la province de Québec le groupe français put survivre. A de très rares exceptions, je rencontrais la même idée chez le reste du clergé né en France. Nous ignorions alors vos forces, comme innées, de résistance à l'anglicisation. Que de petits ilots français vinssent le demeurer au milieu de cette immense mer anglaise et cosmopolite nous semblait impossible. Nous ne savions pas encore ce qu'était la paroisse canadienne-française. Nous l'avons appris depuis; nous avons compris par l'étude de votre histoire, de votre constante expansion nationale en dépit de tous les obstacles, que l'élément canadien-français pouvait vivre vigoureux dans n'importe quelle province. Et aujourd'hui, comme le note justement M. Henri Bourassa, "le plus grand nombre est revenu graduellement à une notion plus exacte de la situation". Et je me flatte d'avoir été un des premiers à marcher dans cette voie."

Ce que nous disait ce prêtre français de l'Ouest, nous nous l'étions vu dire il y a quelques années par un prêtre français de l'est des Etats-Unis. Lui aussi quand il avait débarqué en terre américaine, il ne pouvait croire à la survivance de notre groupe. Son absorption lui semblait inévitable. Lutter sur le terrain national et français lui semblait peine perdue. Le temps l'a convaincu de son erreur et il est aujourd'hui un des plus fermes lutteurs des franco-américains. Ce fut comme il le déclarait le cas de la plupart des autres prêtres de langue française aux Etats-Unis nés en France. Rares sont ceux aujourd'hui qui ne sont pas revenus de leur erreur. Dans les provinces de l'Ouest comme dans les états de l'est de la république américaine, les prêtres de langue française nés en France sont fiers d'être aujourd'hui aux premiers rangs de ceux qui luttent pour le maintien et l'expansion de la langue française au milieu de la mer anglo-saxonne. Et nous comprenons que la part active qu'ils ont prise depuis deux décades, plus récemment surtout, au travail d'expansion française dans l'Ouest, fasse oublier par sa vigueur l'erreur d'autrefois.

LA BULGARIE

La Bulgarie centralise autour de son attitude dans le conflit actuel l'attention de tous les belligérants et pourrait-on dire de tous les neutres. Il y a cinq ou six mois, on croyait qu'elle prendrait fait et cause pour les Alliés. Il y a quinze jours on ne doutait plus qu'elle eut décidé de faire cause commune avec l'Allemagne et l'Autriche, de tomber sur le dos de la Serbie et de procurer à l'Allemagne les moyens de ravitailler Constantinople. Aujourd'hui, en présence de la mise en demeure de déclarer pour qui elle est que lui a fait parvenir la Russie, l'on se demande ce qu'elle fera.

Une seule chose préoccupe la Bulgarie dans le conflit actuel: son rêve d'expansion et de consolidation bulgare qu'elle vint près de réaliser lors de la première guerre balkanique mais que son âpreté fit crouler sous les défaites de la seconde guerre balkanique. De l'avenir de l'Europe! elle s'en fiche! de la victoire de l'Allemagne! elle s'en fiche! de la victoire de la France! elle s'en fiche! de la victoire de la Russie, dont l'appui et les armes sont à l'origine des jeunes royaumes balkaniques! elle s'en fiche. Ce qu'il faut à la Bulgarie, c'est la Macédoine. Peu lui importe le reste; peu lui importe quels maîtres l'Europe aura demain. La Macédoine! la Macédoine! Celui qui pourra la lui donner aura son appui. Devant la victoire des Russes montant à l'assaut des Carpathes, la Bulgarie crut à la victoire finale des Alliés et se rapprocha d'eux. Les Russes retraitants, les progrès des Alliés aux Dardanelles n'étant pas ce qu'on escomptait, les Allemands maintenant leur front en Belgique et en France, la Bulgarie s'imagina que les Alliés auraient finalement le dessous et commença à se rapprocher de l'Allemagne et de l'Autriche. Il y a quinze jours, la Bulgarie paraissait avoir pris une décision: les succès des Alliés en France et l'arrêt au moins momentané des troupes allemandes en Russie, semblent la lui avoir fait ajourner.

* * *

Si la Bulgarie se jette dans la bataille aux côtés de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, il est certain que son attitude entraînera dans le conflit la Grèce et la Roumanie qui prendraient fait et cause pour les Alliés. Cela annullerait tout simplement le secours que la Bulgarie pourrait apporter aux alliés teutons et turcs. De plus, les Alliés, comme le déclarait Sir Edward Grey au parlement anglais, ont paré à toutes les éventualités. La Bulgarie sera à peine entrée dans le conflit que derrière les Serbes et les Grecs, elle trouvera les Français, les Anglais et les Italiens. En liant son sort à celui de l'Allemagne, la Bulgarie pourra prolonger la guerre, la rendre plus coûteuse aux Alliés en sang et en or, mais elle ne saurait leur arracher la victoire finale.

CREMAZIE

Un aperçu de sa vie, de ses oeuvres

Révérende Mère Directrice,
Mesdemoiselles,

Mlle Dubuc a si bien chanté nos gloires littéraires, qu'elle m'a donné l'idée d'en arrêter une au passage et de vous faire connaître un peu celui qui a donné pour ainsi dire l'élan à la poésie canadienne.

Depuis Crémazie, elle a pris des proportions toujours grandissantes, et nous pouvons compter nombreux déjà ses adeptes.

J'ai nommé Octave Crémazie, qui peut être regardé à bon droit le père de la poésie chez nous.

Avant lui, on semble n'avoir pas songé que le génie poétique pût prendre racine sur notre sol, bien fait pourtant pour inspirer des Apollons.

Nul doute qu'on trouva hardi l'homme qui osa faire des vers à l'instar de la vieille France qui lui avait donné ses ancêtres.

Octave Crémazie descendait en effet d'une vieille famille du Languedoc. Il naquit à Québec le 16 août 1827. A 17 ans, il sortit du Séminaire avec un bien petit bagage de sciences, pour entrer dans le commerce de la librairie, et s'associa ses deux frères, Jacques et Joseph.

Là devait commencer ses malheurs; mais c'est là aussi, sans doute, que lui fut donné, au contact des paperasses et des livres de tous genres, l'avantage de parachever son éducation littéraire. Les **Lettres** furent dès lors pour lui une obcession de tous les instants.

La librairie Crémazie était le rendez-vous des plus belles intelligences d'alors: l'historien Garneau, Etienne Parent, le baron Gauldrie-Boilleau, alors consul de France à Québec, J.-C. Taché, Gérin-Lajoie, Fréchette, Lemay, et combien d'autres!

Tout au fond de la librairie s'ouvrait un petit bureau, où Crémazie recevait ses intimes. C'était le Cénacle où il donnait ses audiences. Et c'est là qu'il se révélait d'un esprit vif, parfois caustique, et d'une rare érudition. Aucune littérature ne lui était étrangère, qu'elle fut allemande, espagnole, anglaise ou italienne. Il est donc concevable qu'on s'en fit un maître.

Combien de vrais mérites il affirma, et que de pas hésitants il raffermit, les guidant vers la Muse qui les attirait.

"Au physique, écrit M. l'abbé Casgrain, rien n'était moins poétique que Crémazie: courtaud, large des épaules, la tête forte et chauve, la face ronde et animée, un collier de barbe qui lui courait d'une oreille à l'autre, des yeux petits, enfoncés et myopes, portant lunettes sur un nez court et droit, il faisait l'effet au premier abord d'un de ces bons bourgeois positifs et rangés dont il se moquait à coeur-joie — et qui ont toutes les "vertus d'un épitaphe".

Mais il ne vivait que pour l'idéal. L'étude lui était tout, et le reste, rien.

L'un des plus ardents collaborateurs des "Soirées Canadiennes", il fut aussi l'un des fondateurs de l'Institut Canadien qui eut en lui un des membres les plus actifs tant qu'il fut au Canada.

Hélas! ces belles années toutes au bonheur de la rime ne pouvaient durer. Crémazie, qui n'avait ni goût ni aptitudes pour les affaires, se vit bientôt conduit vers l'abîme d'une catastrophe financière qui s'ouvrait tous les jours davantage sous ses pas insouciants.

Les négociants de cette époque se prêtaient facilement leur signature et négligeaient de s'en avertir immédiatement. Crémazie, qui oubliait tout, hors la poésie, fut plus que tout autre victime de sa nonchalance. C'est ainsi qu'ayant pris des engagements trop lourds, il se réveilla de son long rêve sur le chemin de l'exil. A part quelques personnes, au courant de la chose, ce départ subi causa une stupeur générale; et en dépit des quelques paroles amères parfois échappées des lèvres du pauvre poète, nul n'en soupçonnait le sens.

Dans son dernier poème, qui fut pour lui le "Chant du Cygne", "la Promenade des Trois Morts", il a la prescience de ce cauchemar qu'il devait vivre et dont le ton étonna tout le monde alors; mais plus tard on se souvint des analogies qu'il y avait entre le rêve et l'étrange réalité.

Avant de le suivre en exil, je ne dirai qu'un mot de ce que fut le poète.

La critique n'étant pas mon fort, je dois donc m'appuyer sur quelques auteurs qui ont su si bien analyser, vers par vers, l'âme de notre exilé.

Son oeuvre qui tient toute en un volume ne contient pas plus que 130 pages de vers, et elle fut toute publiée de son vivant.

Un critique français dit que, doué d'une mémoire merveilleuse, il emprisonnait ses vers dans les cases de son cerveau et ne les écrivait que pour les livrer à l'impression.

Crémazie n'est point esclave de la forme, il n'est pas non plus ce qu'on peut appeler un virtuose. S'il est inspiré par l'air vivifiant qui vient de nos forêts, ou par l'enchantement de nos lacs et de notre fleuve géant, il est d'une originalité sans égale. La littérature n'y est pour rien; la note caractéristique de ses poèmes est l'amour de sa patrie.

Je nommerai quelques-uns de ses pièces seulement. Voici trois odes: sur la guerre de Crimée, sur la guerre d'Italie, sur Castelfidardo. Il chante Mgr Montmorency-Laval, premier évêque de Québec, et le fondateur de la vieille Université française; "les Mille-Iles", délicieux poème; le "Chant du Voyageur"; "les Morts"; quelques pièces de circonstances et enfin cette "Promenade des Trois Morts", oeuvre inachevée et qui a la malencontreuse idée de venir après la "Comédie de la Mort" de Gautier. Voilà à peu près l'oeuvre de Crémazie, qui chante tout ce qu'il a aimé: le Christianisme Catholique, les soldats de la Papauté et les premiers missionnaires.

Mais on découvre le véritable Crémazie dans le "Vieux soldat Canadien" et dans le "Drapeau de Carillon".

On sait dans quelle circonstance fut écrit le "Vieux Soldat".

Depuis, dit Fréchette,

"Que notre vieux drapeau trempé de pleurs amers
"Ferma son aile blanche et repassa les mers",

nulle visite officielle n'avait été faite ou reçue. En 1855, l'empereur envoya dans le Saint-Laurent la corvette 'La Capricieuse", et c'est pour saluer l'objet d'un enthousiasme délirant de la part des Canadiens que Crémazie écrit le "Chant du Vieux Soldat".

L'autre, le "Drapeau de Carillon", c'est le récit d'une triste odyssée. Un vieux soldat qui a dérobé aux Anglais le drapeau fleurdelysé le montre en cachette à des Canadiens patriotes. On décide d'aller trouver le roi et de déployer devant lui cette relique trouée de balles, et de lui demander du secours pour se défaire des envahisseurs. Le vieux soldat part, mais il ne peut voir le roi. Le coeur navré, il se rembarque et revient cacher sa détresse dans sa chaumière.

"De sa propre douleur il voulut souffrir seul
"Pour conserver intact le culte de la France."

Un jour de décembre il prend son drapeau, et à Carillon, sur les tombeaux de ses compagnons, il veut mourir, enveloppé dans les plis de son étendard.

Si je ne craignais d'être trop longue, je me laisserais emporter par l'envie de citer quelques-uns de ses vers pris au hasard. Je n'en finirais pas: et puis, j'en resterai là avec une critique qui m'expose fort au pastiche: ce qu'on reproche d'ailleurs — sans trop de sévérité toutefois—à Crémazie, quand il s'inspire de sites et de moeurs étrangers à son pays.

* * *

Il semble étrange peut-être que Crémazie n'ait pas songé à laisser des chants d'exil. Il est jaloux de sa douleur; et non seulement il cesse de faire des vers, mais il cesse d'en publier.

Il écrit lui-même à un correspondant fidèle: "La poésie coule "par toutes vos blessures, dites-"vous, de tout ce que j'avais il "ne me reste que la douleur; je "la garde pour moi."

A Paris, il vit sous un faux nom. Il s'était logé dans le quartier Notre-Dame. Bientôt après son arrivée, il est en proie à la fièvre cérébrale qui le tient pendant des semaines aux portes de la mort. L'exil eût été trop court; il revient à la vie pour en porter le fardeau 16 années durant. La Providence permet que M. Hector Bossange, l'oncle par alliance de M. Hector Fabre, ait pitié de lui. Il vient le voir, et l'amène passer sa convalescence à la campagne, au château de Citry, où il est soigné maternellement par Mme Bossange, une Canadienne.

Mais quelque chose en lui s'est brisée à jamais, il ne peut plus que misérablement lutter pour sa subsistance. Parfois même, quand la modique pension, que lui sert son frère Jacques, est en retard, on le voit se passer du nécessaire à la vie.

Il ne rencontre pas le Paris brillant qui saute aux yeux des étrangers, il ne fréquente pas les salons ouverts aux hommes de lettres; en un mot, il passe comme s'il n'existait pas. Quelquefois, il va se réchauffer à la Sorbonne, ou au Collège de France; là, il écoute volontiers les professeurs de philosophie et de grec, et profite largement de leurs enseignements.

Témoin des événements terribles de 1870-71, il est curieux de l'entendre donner son avis sur les hommes, et les choses qu'il voit se dérouler devant ses yeux, mais de façon à faire dire de lui qu'il n'est pas tout à fait impartial. Le Canadien perce trop sous ses données, ce qui choque le Français qui lit non sans efforts son "journal du Siège".

Après les hostilités, pendant lesquelles il vit de petits emprunts, et qui le distrayent un moment de ses malheurs pour s'apitoyer sur cette France qu'il aime, il reprend sa morne vie d'exilé.

Mgr Baillargeon, l'archevêque de Québec, le cardinal Taschereau, alors grand vicaire, M. l'abbé Hamel, illuminèrent pendant de courts instants ses jours sombres, s'il en fut jamais. Mais un de ses rares bonheurs fut la visite de M. l'abbé Casgrain, lié déjà avec lui par une correspondance suivie de plusieurs années. M. l'abbé Casgrain, dont la réputation d'homme de lettres n'est plus à faire, et que ses vers, ses légendes étendent au loin, était bien fait, n'est-ce pas, pour s'entendre avec un poète.

Aussi qu'elles furent douces, et courtes, ces six semaines que Crémazie passa en compagnie d'un compatriote qui l'aimait et tâchait de lui faire oublier pour un temps son malheur.

Mais quand M. l'abbé Casgrain repart pour le Canada, Crémazie se sent plus seul que jamais. Il voyage de Citry à Paris et de là au Havre, où il remplace pour trois mois un employé de M. Bossange.

Le 17 janvier 1877, il revient à Paris. Ces allées et venues sont sans intérêt pour lui qui se plaint constamment de sa santé. Il n'est plus que l'ombre de lui-même.

En janvier 1879, il vient au Havre par affaires, et c'est là, en face de l'océan qui le sépare de sa patrie tant aimée, qu'il trouve une mort presque subite.

Le propriétaire de l'hôtel, M. Malandain, raconte les derniers moments de "M. Jules Fontaine" qui est mort chez lui, dans une lettre qu'il écrit à M. Joseph Crémazie.

"Il est mort, dit-il, dans les bras du prêtre qui l'avait confessé une demie-heure plus tôt."

C'en fait, Crémazie n'est plus. Mais sera-t-il ce qu'il a dit lui-même:

"Isolé dans la vie, isolé dans la mort"?

Longtemps on le crut ainsi, mais l'avenir devait prouver que le Canada n'oublierait pas ainsi un de ses fils les plus malheureux et les plus fidèles.

En effet, quelques années après, M. Mazurette, Canadien de passage au Havre, prit les informations nécessaires et découvrit bientôt la place exacte de la sépulture. Mais il fallait attendre 15 ans avant de bouleverser la fosse où se trouvait enterrée une certaine Dame Leroy, morte en 1895. M. l'abbé Chartier, qui fit deux pèlerinages au tombeau de Crémazie, raconte sa stupéfaction, quand, en consultant les registres en 1907, il constata que Mme Leroy avait été exhumée quinze jours auparavant. Dès lors, les difficultés l'anéantissaient d'elles-mêmes. Et après bien des démarches, la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec prit la chose en main et acheta le terrain pour la somme de $400.

Pour conclure, laissez-moi citer M. l'abbé Chartier, qui se fait l'écho de tout Canadien patriote:

"Ce serait un beau jour que celui où l'inspiration patriotique et le sentiment de la justice littéraire dresseraient sur la tombe du poète mort en exil, un monument, si modeste fût-il. Le trophée formerait une réplique heureuse de celui que le comité fit ériger l'an dernier au sein de notre métropole commerciale. M. le Consul des Etats-Unis au Havre contribuerait avec plaisir par ses démarches à la réalisation de ce patriotique projet."

A. G.

LETTRE DU FRONT

Berch Plage, 4 sept. 1915.
Cher M. Doyen,

Merci pour les journaux de votre second envoi que je viens de recevoir. Un numéro surtout m'a fait bien plaisir, c'est la **Liberté** du 3 août qui contient sous le titre "Sous la mitraille" un récit très véridique et ne ressemblant en rien à tous ces articles (articles faits par un journaliste quelconque) qui n'ont aucune signification pour celui qui a vécu de nombreuses fois dans des circonstances semblables à celles décrites si naturellement et si simplement dans le journal du 3 août. Je ne me trouvais plus dans le secteur décrit au moment cité par Lucien Kern, l'auteur du dit article, mais j'ai passé six mois et demi dans cet endroit et je le connais sur le bout du doigt, l'ayant parcouru de jour et de nuit et dans des circonstances souvent tragiques, entr'autres à un assaut que nous avions été désignés pour donner les 17 et 18 décembre dernier.

A ce moment nous marchions dans des fossés appelés boyaux ou sapes et nous enfonçions dans la boue jusqu'aux genoux et souvent cette boue liquide remplissait nos poches de pantalon. Vous pouvez aisément vous figurer ce que ça pouvait être au point de vue physique comme souffrance. Surtout au mois de décembre, nous étions transis de froid et souffrions surtout des épaules, car nous avons été pendant ces trois jours sans pour ainsi dire quitter le sac et après le premier jour le poids du sac était extrême, car toile de tente et couverture étaient pleines d'eau, vu que la pluie tombait sans arrêt. Après ces trois jours, notre régiment était réduit à la moitié de son effectif, soit que beaucoup d'hommes aient dû retourner en arrière pour douleurs ou que beaucoup d'autres plus malheureux aient été tués par les balles et les obus.

Il ne faut pas croire néanmoins que le nombre ait diminué même dans ces circonstances; au contraire, plus nous souffrions, plus la haine du Boche devenait grande et plus nous avions envie de venger nos camarades tombés, et c'est bien où l'armée de citoyens se montre supérieure à toute autre, car malgré nos souffrances nous nous disions mutuellement que tous ces maux étaient nécessaires à la sauvegarde de nos foyers et à la libération de ceux occupés par ces barbares. Mais je m'aperçois que je m'étends beaucoup trop sur un sujet qui m'est rappelé par l'article que je vous signale plus haut et comme l'auteur est du même corps d'armée que moi et que son régiment, considéré comme un des meilleurs du corps a fait de bien belles choses, je l'admire sans réserve et il peut être fier d'en faire partie.

Maintenant, je suis à même d'avoir des renseignements sur certains faits qui se sont passés dans mon propre régiment, le 21ème d'Infanterie, très bon je vous l'assure, comme presque tous ceux de notre belle armée, sinon tous.

C'était en Alsace, au Donon, le clairon Leroy, un pâtissier parisien, clairon de ma compagnie, la 1ère du régiment. Donc à la suite d'une charge à la baïonnette, Leroy se trouve cerné par les Allemands qui, vexés de se sentir tenus en échec par un seul homme, voulaient absolument le prendre vivant. Donc entouré par eux, il en a tué 17 tant à la baïonnette qu'au fusil, et n'a pas été pris, ayant été dégagé par une seconde charge faite presqu'aussitôt la première repoussée. Le même Leroy, le lendemain, a été demandé par le commandant du bataillon pour aller tuer quatre officiers allemands qui se trouvaient sur une éminence et voyaient nos mouvements. Lors de l'avance, faite deux jours après, on put contater qu'il avait rempli sa mission, mais on l'a retrouvé blessé de 12 ou 13 balles et son clairon qu'il avait toujours, transformé en véritable écumoire. Il a du reste été de clairon nommé sous-lieutenant et a reçu la médaille militaire et la légion d'honneur et la croix de guerre lui a été remise ensuite (car au mois d'août elle n'était pas encore créée). Vous voyez qu'il y a de beaux héros et ce garçon était simplement garçon pâtissier avant la guerre.

Un autre fait qui a eu lieu, celui-là à la prise de Vermelle; par conséquent je puis le certifier, car j'y étais. Un soldat de la 3ème Compagnie a eu quatre fusils brisés dans les mains au cours de la même nuit, en défendant l'accès d'un boyau de communication aux boches. Quand on le raconte, cela n'a l'air de rien, mais je crois qu'il faut avoir le coeur solide pour ne pas demander à un autre de prendre sa place un instant dans de semblables circonstances. Mais quand on aborde ces sujets on en a trop à raconter et on n'en finirait plus.

Je vais donc terminer cette bien longue lettre en vous disant que ma blessure n'est pas encore guérie, après cinq mois, et que je ne sais pas encore quand je pourrai me lever. En tout cas, j'aurais encore préféré perdre la vie en défendant notre belle France que d'être resté au Canada à me morfondre et à me faire honte à moi-même.

Je vous adresse encore une fois mes amitiés respectueuses et mes remerciements.

J. Grandpré.

Excusez mon long bavardage, mais il y a tant de braves dans notre armée que l'on ne tarit pas d'éloges quand on parle d'eux.

FEROCITE BOCHE

"Coupe la main à ces chiens", écrit une douce Gretchen à son mari

Une preuve nouvelle de la férocité de l'Allemagne tout entière est donnée par la "Revue hebdomadaire", qui publie le facsimile d'une lettre de la soeur d'un soldat allemand tué pendant la bataille de la Marne.

Francfort, le 20 août 1914.

"Cher Otto,

"Nous avons reçu tes deux cartes et une lettre t'a déjà été envoyée par nous au début de la semaine, je te l'ai écrite au nom de la famille. Je me réjouis que tu sois encore en vie, et que tout aille encore bien: la mère se tranquillise aussi un peu de nouveau. Jacques est de nouveau bien portant et travaille de nouveau. Emilie est de nouveau bien portante et tout suit de nouveau son vieux chemin.

"Charles étudie en ce moment les journaux du Nord qui, jusqu'à présent, ne donnent rien de cohérent; mais je pense que dans huit ou dix jours nous en saurons davantage. Ici à Francfort chacun suit la guerre jusqu'au moindre détail. Chaque soir, nous nous tenons à la gare du Sud et nous attendons toujours du nouveau, ou bien nous guettons l'arrivée des pantalons rouges qui paraissent si misérables que je pourrais, en me jouant, lutter avec deux ou trois hommes. Chez nous, à la maison, tout va d'une façon tout à fait agitée; le père veut toujours venir avec nous, mais il ne peut pas supporter le vacarme, et alors lorsqu'il doit marcher avec nous, il s'étend sur le rebords de la route à la manière du comte Haeseler. Cher Otto, que tout continue à bien aller pour toi, conduis-toi bravement et vaillamment: **coupe les mains à ces chiens afin qu'ils ne puissent plus tirer.** Salut de tout coeur.

"Ta soeur."

Délicieuse "lettre de femme".

LE COIN DES DAMES

IL EXISTE là-haut un réservoir vraiment pas banal. Evidemment l'eau n'y coûte pas si cher qu'à Saint-Boniface, qu'on la ménage si peu! Peut-il pleuvoir plus que ça, je vous le demande? Je croirais à un nouveau déluge, sans la promesse écrite par Dieu au firmament. Vous savez votre histoire sainte?.

Cela me fait penser que dans ma classe de bonshommes que je prépare à la Communion privée, il s'en trouve un de 8 à 9 ans qui n'en sait pas long ,sur l'arc-en-ciel, lui, et sur bien d'autres choses encore. Par une étrange coïncidence, je rencontrai ce petit garçon pour la première fois, il y a deux ou trois mois. Je lui demande s'il fait sa première Communion.—"Non", me dit-il d'un air fantasque.—Vas-tu à l'école?—Non, je travaille!—Sais-tu tes prières? Pour me répondre, il ouvre des lèvres dédaigneuses: "Non, mais la mère prie, elle".—Et à toutes les questions que je lui posais, il prenait un ton de suprême indifférence qui me fit de la peine. J'avais pris son nom, me proposant bien de soustraire cet enfant à l'abîme qui déjà s'ouvrait sous lui — si jeune pourtant! Maintenant le voilà sous mon égide; je voudrais répondre du succès!

N'est-ce pas pénible de penser combien de pauvres enfants sont privés des connaissances de notre foi! A qui la faute? Il n'est pas téméraire de l'attribuer trop souvent, hélas! à la négligence du père et de la mère. Comment voulez-vous que ces âmes encore toutes neuves connaissent et aiment la prière si on ne leur en a pas inculqué le goût dès leur plus bas âge! Jésus est le premier nom qu'on doit leur faire prononcer, comme le signe de la croix est le premier geste qu'on doit faire exécuter à leur toute petite menotte. Et à mesure qu'ils grandissent quand leur intelligence s'éveille, c'est alors qu'il faut profiter de ce qu'elle est maléable et apte à tout retenir pour leur enseigner le Pater, l'Ave Maria, les faits intéressants de l'Histoire Sainte, qui valent bien, croyez-moi, les contes de Peau d'Ane, de Petit Poucet, de Barbe Bleue et toutes ces "peurs" dont on farcit ces jeunes oreilles qui ne perdent rien de ces récits captivants.

Alors, la nuit, quand il fait noir, ils ne veulent pas rester seuls, ils ont des frayeurs terribles et leurs rêves sont hantés des horreurs qu'ils ont écoutées la veille et qui font d'eux de pauvres énervés. Qu'on ne soit pas surpris de la chose!

Si au lieu de ça on prenait son enfant sur ses genoux pour lui dire les grandes lignes de ce qui forme notre religion; lui apprendre l'Auteur des belles choses qu'il voit dans la nature; comment le Baptême l'a purifié! Oui, mères catholiques, parlez-lui, à votre petit, en vue de sa Première Communion, montrez-lui Jésus qui s'est fait homme pour le prendre avec Lui dans son beau paradis. Entretenez-le de la Sainte Vierge, sa Mère du Ciel, et sachez la lui faire aimer. Puis bercez-le de saints cantiques et de choses douces. Alors vous verrez votre enfant exempt de cauchemars — faire des rêves d'ange.

Le lendemain, en recevant le baiser maternel, le bambin voudra encore entendre ce que vous lui avez raconté la veille. Et à l'encontre de ces aveuglées qui promettent des friandises comme récompense, vous direz au vôtre: "Oui, enfant, je te ferai les mêmes récits qu'hier si tu es bon, bien sage et bien obéissant".

Pour terminer, chères lectrices, laissez-moi exprimer un désir que j'ai entendu formuler bien souvent. Je voudrais voir le jour où l'on sera convaincu du tort que fait aux enfants la fréquentation des théâtres, des vues animées. Si on savait l'impression mauvaise que laisse à leur âme la vue de choses souventes fois des plus malsaines! Ne lit-on pas maintenant sur les journaux qu'un petit garçon ou une petite fille a le désir de tuer un camarade ou de voler le bien d'autrui? "J'ai vu ça aux vues animées" disent-ils! Il vaut mieux leur montrer le chemin de l'église. N'en doutez pas.

MARGUERITE.

Le 27 septembre 1915.

QUESTIONS ENFANTINES

La **peur** chez l'enfant est-elle une maladie simplement ou le développement produit à la suite d'une frayeur? Les médecins pourraient seuls répondre à la première partie de la question tant qu'à la seconde, il nous semble qu'il est facile d'en donner la réponse.

L'enfant en bas âge n'est pas peureux mais seulement craintif, et il tient souvent cela de son tempérament. Si l'on veut bien étudier l'origine de cette peur, l'on trouvera qu'elle s'est produite à la suite de quelqu'objet ou quelque chose que l'enfant aura vu ou qu'on lui aura forcément montré, et qu'il a éprouvé sur le fait, de la crainte. Le développement de la crainte engendre très vite la peur qui rend l'enfant malheureux, lui et ses parents.

Ce pauvre petit être ne saurait seul entrer dans une pièce où règne même une demie obscurité; une certaine répulsion le fait reculer; son petit visage se décompose et ses petits membres tremblent. Il est très mauvais alors de le forcer, afin de le guérir de la peur, de le faire entrer seul dans cet appartement noir ou de le coucher sans lumière. Loin de le guérir on le rendra plus malheureux encore.

La peur provient souvent des histoires fantastiques et énervantes racontées par la bonne ou les domestiques, croyant ainsi amuser l'enfant. On va même jusqu'à narrer des faits sanglants qui sont supposés avoir été vus par la personne même. Ce nouveau genre d'histoire frappe l'imagination de l'enfant qui, une fois seul dans son petit lit, se rappellera ce que la bonne ou le domestique lui aura raconté, sera saisi de crainte d'abord, puis la peur viendra à grands pas. Il n'osera peut-être pas se plaindre dès le début, mais bientôt il manifestera le dégoût de coucher à la noirceur ou de rester seul dans sa chambre. Dans ce cas, la mère devra être prudente et agir avec précaution et jugement, car la santé de l'enfant pourrait en souffrir.

La peur ne se guérit ni par les menaces ni par la force. Gronder, menacer et même battre un enfant à cause qu'il a peur est de rendre le mal pis. Le forcer à entrer seul dans une chambre sombre ou le coucher sans lumière, sont de bien mauvais remèdes pour faire disparaître la peur.

Il suffit très souvent de gagner la confiance de l'enfant en lui montrant que le sujet de sa peur n'existe pas ou ne peut exister dans le milieu où il vit. Lui raconter des petits traits de bravoure, le conduire ou l'accompagner dans l'endroit où il a peur de pénétrer et là lui démontrer qu'il est impossible que rien de ce que son petit cerveau invente ou rêve ne peut arriver, sont des moyens de calmer sa peur et parfois de le guérir.

Ainsi ne grondons pas, ne menaçons pas et ne punissons pas un enfant peureux. Au contraire, employons la persuasion, le raisonnement comme moyen de contrecarrer sa peur.

Gertrude.

DE LA MODE

Pour les robes d'après-midi et du soir, la faille, la popeline de soie, le taffetas, les soies à fleur, le satin, le crêpe de Chine, le gros de Londres sont beaucoup employés pour faire d'élégantes et seyantes toilettes. L'organdie, les batistes suisses, les mousselines de soie sont préférées pour les jeunes filles. Un très joli modèle de robe de soirée pour jeune fille est en crêpe de Chine blanc travaillé à plis religieuses; ceinture drapée en faille rose pâle.

• • •

Les manteaux de velours avec jupes de drap sont très recherchés. Ces manteaux ne sont pas ajustés mais sont ornés d'une ceinture et quelques modèles ont une bande de fourrure au col et au bas du manteau. Il n'y a rien de plus joli qu'un manteau de velours uni porté avec une jupe d'étoffe écossaise.

• • •

Les boutons de couleur contrastante sont employés avec effet sur les robes d'automne. Ainsi on met des boutons verts sur une robe de serge bleu-marin et une robe brune aura des boutons noirs.

RECETTES

Pouding aux pommes

Ingrédients: 1 oeuf; 1 tasse de lait; 1 cuillerée à soupe de beurre fondu; 2 cuillerées à thé de poudre à pâte; 2 tasses de farine; 1 pincée de sel; ½ tasse de sucre brun; 1 cuillerée à thé de cannelle; 6 pommes coupées en quatre et pelées.

Préparation: Battez l'oeuf sans le séparer. Ajoutez le lait, le beurre, la farine préparée avec la poudre à pâte et le sel. Mettez dans un plat beurré et pressez dans cette pâte les morceaux de pommes. Couvrez de sucre blanc et de cannelle et faites cuire dans un fourneau modérément chaud. Servez avec de la crème douce.

• • •

Gâteau Mocha

Ingrédients: 2 cuillerées à soupe de beurre; ¾ de tasse de sucre; 1 oeuf; ¾ de tasse de lait; 1 pincée de sel; ½ cuillerée à thé d'essence de vanille; 1 tasse de farine; 1 cuillerée à thé de poudre; 2 onces de chocolat non sucré.

Préparation: Défaites le beurre et le sucre ensemble. Ajoutez le jaune de l'oeuf, le lait, le sel, la farine, la poudre et le chocolat fondu. Mélangez bien et ajoutez le blanc d'oeuf bien battu. Faites cuire dans deux moules dans un fourneau chaud. Quand refroidi glacez avec la préparation suivante:

Mélangez bien une tasse de sucre pulvérisé avec une cuillerée à soupe de beurre. Ajoutez 2 cuillerées à thé de cocoa, 2 cuillerées à soupe de café noir et ½ cuillerée à thé d'essence de vanille.

• • •

Crème espagnole

Ingrédients: 1 pinte de lait; ½ boite de gélatine; 4 oeufs; ½ tasse de sucre.

Préparation: Faites tremper la gélatine dans le lait pendant une heure. Mettez sur le feu. Ajoutez le sucre et les jaunes d'oeufs et retirez du feu aussitôt que cela commence à bouillir. Brassez beaucoup, ajoutez les blancs d'oeufs battus en neige. Mettez de l'essence au goût. Faites prendre dans un moule dans une place froide.

C. D.

EN ARGONNE ET EN CHAMPAGNE

C'est la droite de l'armée du kronprinz qui lâcha prise devant l'offensive française — La contre-offensive échoua piteusement

Paris, 30. — Les informations reçues du front, en Champagne, montrent que ce fut la droite de l'armée du Kronprinz qui fut écrasée dans les attaques de vendredi et de samedi.

Le centre de l'armée du Kronprinz a fait des efforts désespérés pour contre-attaquer hier dans l'Argonne, mais cela eut pour résultat, suivant les informations reçues à ce sujet, que toutes les lignes de chemin de fer se dirigeant vers l'est et le nord, ont été occupés la nuit dernière à évacuer les blessés allemands.

Les officiers français estiment que l'armée du Kronprinz a perdu 100,000 hommes dans cette attaque et dans les attaqeus précédentes qui ont eu lieu pendant l'été.

Le plan d'attaque de cette armée était d'envoyer deux divisions, environ 40,000 hommes, pour attaquer en masse à un moment donné les travaux de défenses des Français. Ces engagements, dont chacun égale en importance une des grandes batailles de l'histoire, ont été jusqu'ici à peine signalés dans les communiqués officiels français, parce qu'ils n'avaient qu'un résultat négatif.

Les Allemands qui ont récemment été faits prisonniers ont reconnu que la résistance des Français leur avait causé autant de pertes que leur offensive, et que le feu de leur artillerie, qui produisait déjà il y a un an des effets terribles avait atteint actuellement une telle intensité qu'il démoralisait complètement leurs adversaires.

Les Allemands dans l'attaque d'hier ont lancé deux divisions contre les lignes françaises après un bombardement préparatoire.

Le feu de leur artillerie n'a pas le moins du monde impressionné les Français, qui ont résisté partout quand l'infanterie allemande a chargé. Les deux divisions allemandes, furent obligées de battre en retraite, laissant le terrain couvert de leurs morts.

Trois fois les Allemands ont renouvelé leurs attaques, qu'ils livraient avec une grande bravoure. Chaque fois ils reculèrent, laissant un plus grand nombre de morts sur le terrain, où gît encore grands nombre de leurs blessés.

Bien que les attaques du Kronprinz aient été violentes et bien préparées, les officiers français disent que l'attaque de Verdun se transforme graduellement en une défense de Metz, ville forte vers laquelle les Français s'avancent lentement, mais d'une façon sûre.

Le récit d'un soldat

Voici l'intéressant récit qu'un des blessés revenant du front de Champagne a fait de ce qu'il a vu des brillantes opérations de samedi et dimanche dernier:

"Mon régiment soutenait un autre régiment. Pendant trois jours nos canons ont fait nuit et jour un bruit assourdissant. Les gros canons lançaient sans relâche une grêle de projectiles.

"Nous autres soldats d'infanterie, qui attendions la fin de ce bombardement, avons commencé à nous impatienter. Samedi, nous prenions nos repas avec entrain, et ne pensions plus à nous battre. Finalement, à midi, nos chefs nous crièrent, en avant! Nous commençâmes alors à hurler comme des possédés. D'un bond, nous étions hors des tranchées. Nous étions tous fort excités.

"Les soldats qui étaient en tête faisaient du bon travail, et avaient déjà dépassé les tranchées allemandes, quand nous atteignîmes à notre tour au pas gymnastique. Les tranchées étaient remplies jusqu'au bord de cadavres allemands.

"Plus loin nous vîmes d'énormes trous où un grand nombre d'Allemands avaient été ensevelis sous des éboulements.

"Nous vîmes à droite un fort contingent de troupes ennemies abrité dans un fossé avec des mitrailleuses. Il n'y resta pas longtemps, car nous tombâmes sur les Allemands à coups de baïonnette. La lutte fut opiniâtre. Se voyant perdus les survivants levèrent les mains et se rendirent.

"Certains d'entre eux, cependant, bien que prisonniers, tiraient encore sur nous. J'eus la main droite percée par une balle de revolver tirée à bout portant par un artilleur. Mon capitaine l'envoya rouler à terre".

Tous les blessés qui sont arrivés ici étaient couverts des pieds à la tête d'une boue crayeuse. La plupart d'entre eux portaient le nouveau casque d'acier léger qui, ils l'ont déclaré, a sauvé des milliers de mies.

Un soldat qui n'avait pas de casque et qui avait reçu à la tête une blessure occasionnée par une balle de mitrailleuse qui l'avait effleuré a dit:

"Au plus fort de l'attaque, je suis arrivé avec une compagnie sur les positions de l'artillerie allemande. Les canonniers, mêlés aux soldats d'infanterie, se pressaient en désordre autour des pièces. Tous se rendirent. Notre artillerie les avait complètement stupéfiés."

DANS LES BALKANS

La victoire franco-anglaise produit en Grèce une excellente impression

Londres, 29. — Le correspondant de l'agence Reuter à Athènes télégraphie:

"Les assurances pacifiques données par le ministre de la Bulgarie à Athènes n'ont pas eu pour résultat de changer l'attitude déterminée de la Grèce, que seule, la démobilisation de la Bulgarie pourrait changer.

"La victoire des alliés en Champagne est venue au bon moment pour faire disparaître le dernier vestige de sympathie envers les empires du centre, qui avaient déjà perdu beaucoup de terrain depuis que la Bulgarie a commencé à mobiliser. La mobilisation de l'armée greeque a causé du découragement parmi les Allemands qui sont à Athènes.

"D'après des nouvelles provenant d'une source serbe digne de foi, les forces austro-allemandes concentrées sur la frontière serbe, le long de la ligne Pancsova-Orsova, ne dépassent pas 300,000 hommes. Elles sont composées d'hommes âgés et de tout jeunes gens, mais disposent d'une puissante artillerie.

"On croit que l'attaque contre la Serbie a été, par nécessité, remise à plus tard".

• • •

Paris, 29. — Une dépêche de Dedeagatch (Bulgarie), au "Temps", dit que d'après des informations provenant de source digne de foi, le gouvernement bulgare a remis entre les mains des autorités turques tous les Grecs qui avaient déserté l'armée turque, et qui s'étaient réfugiés en Bulgarie.

La plupart de ces déserteurs sont originaires de la Thrace, province turque, dont la population est en grande partie grecque.

• • •

Athènes, 29. — On annonce dans les milieux bien informés que la situation en Bulgarie est exceptionnellement satisfaisante. Les demandes de paiement sont réglées immédiatement au moyen de chèques sur les banques bulgares. La grande quantité d'argent en circulation dans ce pays est attribuée à l'Allemagne.

• • •

Berlin, 29. — L'agence des nouvelles d'outre-mer dit que, d'après des renseignements provenant de source digne de foi, la Bulgarie et la Grèce sont tombées d'accord sur l'établissement d'une zone neutre entre ces deux pays.

LES ALLIES RUSSES

Ils sont réconfortés par les nouvelles de France

Petrograd, 31. — Alors que les Russes ont remporté des succès, presque tout le long du front, les autorités militaires, attachent beaucoup d'importance aux succès encore plus grands remportés par les Français et les Anglais dans leur nouvelle offensive, grâce à laquelle les alliés de la Russie ont mis trois corps d'armée allemands hors de combat. Dans les milieux bien informés, on pense que l'initiative anglo-française fera échouer les plans allemands aussi bien en ce qui regarde la Russie que la Serbie.

Les Russes ont gagné du terrain sur différents points, ce qui, en temps ordinaire, serait regardé comme très important, mais ils ne peuvent détourner leur attention de Dvinsk, que les Allemands continuent à attaquer avec autant d'énergie que les Russes en mettent à le défendre. Les quelques gains remportés par les Allemands dans la dernière bataille, ont été neutralisés par le splendide travail accompli dans les tranchées par les Russes pendant la nuit suivante, ce qui leur a permis le lendemain matin de tenir tête à leurs adversaires, sur un front étendu. Le grand nombre de morts restés sur le terrain, a montré à quel point les pertes allemandes avaient été sérieuses.

Les opérations allemandes dans la direction de Riga, sont regardées à Petrograd comme des démonstrations effectuées dans l'intention d'empêcher que les positions russes à Dvinsk soient renforcées par des troupes provenant de la région de Riga.

L'impression générale créée par les derniers rapports venus de ce front est que les Russes se battent brillamment, avec sang-froid et confiance, et qu'ils ont des munitions en quantité convenable, alors que les Allemands semblent ne plus avoir la force d'exécuter leurs plans de conquête. Les critiques militaires appellent l'attention sur certains détails contenus dans les rapports officiels et y trouvent une indication que les efforts des Allemands deviennent spasmodiques.

EN VINGT MINUTES

L'infanterie compléta l'oeuvre commencée par un bombardement de 60 heures

Paris, 28. — Les nouvelles provenant du front disent qu'il n'a fallu que vingt minutes à l'infanterie française pour remporter la victoire préparée par un violent bombardement de soixantes heures et s'emparer de la première ligne de tranchées allemandes situées entre Auberive et Ville-sur-Tourbe, en Champagne.

En attendant le moment fixé pour l'attaque, les soldats français se reposaient derrière leurs lignes, plaisantaient et préparaient leurs armes.

"Après quelques heures d'un bombardement intense, dit un officier blessé qui a pris part au combat, nous nous aperçûmes que nos batteries dominaient la situation.

"L'attaque devait commencer au lever du soleil. Des bataillons au complet, renforcés de réserves, bondirent en avant. L'élan fut si furieux, que les Allemands encore vivants et non blessés, qui se trouvaient dans les ouvrages délabrés, semblaient hébétés et dans l'impossibilité de résister. Ils furent désarmés et emmenés sur l'arrière par des réservistes, tandis que la ligne d'attaque continuait à avancer.

"C'est à peine si quelques coups de feu ont été échangés. Les baïonnettes firent tout l'ouvrage. Le nombre des morts, comparé à celui des blessés, a été considérable. Ce qui restait des compagnies allemandes se rendit, à la vue du carnage fait par les soldats français."

L'impression générale des blessés qui ont été ramenés du front est que la bataille de Champagne n'est que le commencement de l'effort français.

Pour Lire au Foyer le Dimanche



FREQUENTATIONS

En présence de la négligence révoltante de certains parents, je crois utile de mettre sous les yeux de nos lecteurs les sages avis de M. l'abbé Mailloux, ancien grand vicaire de Québec. Ces avis ont paru dans le **Manuel des parents chrétiens**, ouvrage plein de substance et de piété que nous voudrions voir plus connu parmi nous.

Beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles, après une jeunesse généralement exempte de fautes graves contre la pureté, viennent faire naufrage sur l'écueil des fréquentations.

Cependant, c'est presque toujours à ce moment périlleux, que les pères et les mères, même les plus irréprochables, se relâchent de leur surveillance ordinaire.

Voyez cette jeune fille et ce jeune homme, seuls dans le salon, à l'écart du reste de la famille, ou qu'on laisse aller veiller, se promener à pied, en voiture, sans les accompagner. A moins d'un miracle, qui n'est pas dans l'ordre ordinaire de la Providence, ces deux infortunés se préparent des malédictions par des familiarités regrettables.

Votre fille, dites-vous, est pure comme un ange, sage et réservée; et celui qui la fréquente est honnête et digne d'elle. Vous le pensez; mais vous n'en savez rien puisque vous n'êtes pas leur confesseur. Supposons qu'ils sont réellement ce que vous dites, en vertu de quel principe êtes-vous dispensés de veiller sur eux? Au sortir des mains du Créateur, Adam et Eve étaient innocents et saints; cependant, ils n'en ont pas moins fait la chute la plus lamentable. De plus, regardez autour de vous, et vous aurez la preuve que vous raisonnez mal.

Si vous possédez un riche diamant, le laissez-vous à la portée de tout le monde, sous le prétexte que ceux qui fréquentent votre maison sont d'honnêtes gens, que vous les savez respectables? Vous vous en gardez bien, parce que c'est l'occasion qui fait le larron, dites-vous avec infiniment de raison. D'ailleurs ce sont précisément ceux qui sont bons et honnêtes que le démon tente davantage, autour desquels il ne cesse de rôder tant qu'il ne les a pas fait tomber. Il s'inquiète moins des autres, parce que son souffle impur les a déjà empoisonnés. Généralement aussi, ceux qui ignorent le mal et ne peuvent en soupçonner les dangers, sont les plus imprudents, et font souvent les plus lourdes chutes. Croyez-moi: soyez prudents et vigilants dans ces occasions périlleuses pour l'innocence de vos enfants; soyez-le, même jusqu'au scrupule, car, dit l'**Ecclésiastique**: "La fille qui est dans la maison de son père, doit être pour lui un sujet de veiller sans cesse, et le soin qu'elle lui cause lui ôte le sommeil..." Il craint qu'elle ne tombe dans quelque faute contre la pureté avant son mariage, et qu'elle ne se déshonore dans la maison paternelle.

Si vous voulez ne pas charger votre conscience des fautes que vos enfants peuvent commettre dans ces fréquentations, suivez fidèlement les règles de prudence que je vais énumérer.

Ne prolongez jamais le temps des fréquentations, dangereux pour l'innocence de vos enfants. Si un jeune homme n'est pas prêt à se marier, ne le recevez pas chez vous; ou du moins ne le laissez jamais parler à votre fille, qu'en conversation générale.

Quant aux jeunes gens qui font profession de courtiser les jeunes filles, uniquement pour passer le temps, c'est un désordre qu'il ne faut jamais tolérer.

Ne laissez jamais votre fille, seule avec le jeune homme qui la fréquente, pas même un instant, s'il est possible. Que ces visites ne se prolongent jamais à une heure avancée de la nuit: c'est un désordre. Ne permettez pas à votre fille d'aller seule conduire à la porte celui qui la fréquente: c'est contraire à la bienséance.

Une fille bien élevée, honnête, craignant Dieu, aimant la vertu, dit M. Vermot, ne parlera jamais à un jeune homme à l'insu de ses parents et hors de leur présence, ou de quelqu'un qui lui en tienne la place. Si vous pensez à un établissement, ne vous trouvez jamais seule avec un jeune homme qui vous recherche en mariage; vos parents ne doivent pas le permettre; et si, dans ces circonstances, vous ne restez pas toujours sous leurs yeux, vous courez les plus grands risques d'offenser Dieu. Quand on ne veut pas faire de mal, on ne craint pas les témoins.

Ne permettez jamais à votre fille de sortir seule avec le jeune homme qui la fréquente, pas même pour aller à l'église. La laisser aller aux veillées, se promener en paroisses étrangères avec son prétendant, serait une imprudence impardonnable.

C'est surtout dans ces sortes de promenades, dit M. Vermot, que les dangers se multiplient et deviennent le plus séduisants.

Ne souffrez pas que votre fille soit seule avec celui qui la courtise, ou dans un coin de la maison, surtout le soir. Il faut nécessairement que ces entrevues aient lieu sous vos yeux, sous peine d'exposer votre enfant à commettre des fautes dont vous répondrez à Dieu. Soyez toujours présentes, dit aux mères saint Alphonse, lorsque la nécessité exige ces entrevues, et ne faites pas comme telles mères, qui tiennent leurs portes au large, plus désireuses du mariage de leurs filles que de la pureté de leurs âmes. C'est un sacrifice qu'elles font à l'enfer, et comme l'affirme le prophète David: "Elles ont immolé leurs filles aux démons..." Oh! que de mères, s'écrie le saint, seront condamnées au jugement dernier!

Que votre fille ne se laisse pas embrasser par celui qui la fréquente, parce que ces embrassements entre personnes de sexe différent sont rarement exempts de dangers.

Ne laissez pas fréquenter votre fille par un jeune homme que vous ne croyez pas lui convenir, ou qu'elle n'a pas l'intention d'épouser. C'est un manque de loyauté et de charité dont vous aurez peut-être à vous repentir. Femme varie, vous le savez, et votre fille finira par aimer et vouloir épouser, malgré votre opposition, celui que vous avez trompé au début.

Il ne vous appartient pas d'imposer à vos enfants des partis qui ne leurs sourient pas. C'est un abus d'autorité. Vous ne devez même pas les solliciter ou les pousser en pareil cas. Ces unions sont presque toujours malheureuses. Votre droit et votre devoir consistent seulement à diriger prudemment le choix de vos enfants, sans gêner leur liberté. De leur côté, s'ils sont chrétiens et bien élevés, ils ne doivent pas manquer de vous consulter.

Ne portez jamais vos jeunes gens à faire des mariages d'intérêt. Les biens temporels ne sauraient donner aux époux le bonheur domestique. Les vertus chrétiennes, les qualités d'une bonne ménagère, une conduite irréprochable, des moeurs pures, un coeur sensible, bon et généreux, telles sont les qualités principales d'une jeune fille qu'un jeune homme veut épouser. Si les parents ne sont pas de bons chrétiens, et si la mère n'a pas formé ses filles aux vertus chrétiennes, si, pour tout dire, une famille est de mauvaise race, un mauvais choix est à redouter.

Une fille doit être poussée à s'allier, non à celui qui est riche, mais à un jeune homme rangé, fidèle aux devoirs de sa religion et qui a su surtout honorer ses parents, puisqu'il aura les bénédictions du ciel, comme le promet la Sainte Ecriture.

La meilleure politique est de marier les jeunes gens dès qu'ils sont capables de fonder une famille.

Le niveau des moeurs serait plus élevé, si les parents mariaient leurs enfants plus jeunes qu'ils ne le font ordinairement. En attendant un établissement auquel on aurait dû songer plus tôt, ils courent les veillées, prolongent les fréquentations, et finissent par se démoraliser.

Du moment que le mariage est chose convenue, les deux familles doivent s'unir, de coeur et d'esprit, pour réciter chaque soir le chapelet ou quelqu'autre prière, aux intentions des futurs époux, afin que Dieu leur accorde la grâce de se préparer à faire un mariage béni du ciel.

C'est surtout pendant ce temps que les parents doivent veiller sur les entrevues de leurs enfants; car le démon redouble alors ses efforts pour les faire tomber dans le péché. Ce temps ressemble à celui de l'agonie, où Satan doit tout perdre ou tout gagner: tout perdre, si vos enfants se marient en état de grâce; tout gagner, s'ils se marient en pehé mortel.

Pour prévenir ses ruses, rappelez-vous, pères et mères, les règles de prudence chrétienne que je vous ai exposées précédemment, et mettez-les en pratique.

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

LA FRANCE DANS LE MONDE CATHOLIQUE

Un comité sous la direction de Mgr Alfred Baudrillart, recteur de l'Institut Catholique de Paris, a récemment publié, pour contrebalancer la propagande allemande dans les pays catholiques neutres, une magnifique défense du rôle catholique de la France sous le titre "La Guerre Allemande et le Catholicisme". Un chapitre "Le Rôle Catholique de la France dans le Monde", dû à la plume d'un évêque missionnaire, offre un intérêt tout spécial. Bourré de chiffres et de faits, il démontre que la France a été et est encore au point de vue d'expansion du catholicisme la nation dont l'Eglise peut attendre le plus. Elle a donné à la propagation de l'Evangile non seulement ses fils, mais le sou français a plus que tout autre contribué à soutenir l'effort des missionnaires. L'Amérique étant un pays d'argent et certaines sociétés d'expansion religieuse catholiques non-françaises ayant accoutumé de mesurer la somme de l'effort catholique d'un pays aux sommes qu'il souscrit aux oeuvres d'évangélisation, nous croyons qu'il ne sera pas sans intérêt pour nos lecteurs de connaître le chiffre des aumônes à la Propagation de la Foi des différents pays en 1913.

Europe

France	$590,191.87
Monaco	499.80
Alsace-Lorraine	76,080.48
Allemagne	125,376.71
Belgique	72,276.77
Italie	59,363.79
Espagne	33,142.13
Irlande	28,405.13
Angleterre	16,772.35
Ecosse	1,764.35
Suisse	19,852.29
Autriche	13,550.86
Hongrie	1,930.29
Pays-Bas	12,334.57
Levant	11,392.40
Luxembourg	5,287.01
Portugal	4,195.60
Diverses contrées du Nord	480.82
Diocèses de l'Asie	1,816.52
Diocèses de l'Afrique	4,605.48

Amérique

Etats-Unis	$439,210.65
République Argentine	50,615.46
Chili	16,943.86
Brésil	9,177.04
Canada	7,752.74
Uruguay	7,517.10
Mexique	4,699.30
Amérique Centrale	1,195.79
Pérou	600.00
Colombie	262.99
Paraguay	164.04
Bolivie	492.67
Guyane	75.00
Vénézuéla	69.83
Equateur	41.00

Océanie

Diverses diocèses	$ 4,757.46

Le Concordat rompu, l'Eglise de France volée de ses biens et dans l'obligation de se refaire une situation matérielle toujours précaire par suite de l'hostilité des gouvernants, les catholiques n'en trouvent pas moins dans leur inépuisable charité plus de secours pour la Propagation de la Foi que n'importe quel autre groupe catholique au monde entier. Ils laissent loin derrière eux les catholiques d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie. Ce filon inépuisable d'or où l'Eglise puise pour le soutien de ses mission ne date pas d'hier. Il produit avec la même inlassable activité depuis près d'un siècle. De 1822 jusqu'en 1913, la France a versé à l'oeuvre des Missions la belle somme de $51,037,678, contre $32,455,078, aumône du reste de l'univers catholique.

LES PAPES MEDIATEURS

Le **Bulletin Salésien,** revue italienne, donne la liste suivante des Souverains Pontifes qui ont agi comme arbitres dans des querelles de nations et de souverains:

(1) 5ème siècle: Le pape Saint-Léon 1er, entre Attila, roi des Huns, et l'Italie; (2) 6ème siècle: Le pape Saint-Grégoire 1er, entre les empereurs d'Orient et les Lombards; (3) 8ème siècle: le pape Saint-Grégoire, entre Luitprand, roi des Lombards, et les Romains; (4) 11ème siècle: Le pape Saint-Léon IX, entre l'empereur Henri III et le roi André de Hongrie; (5) 11ème siècle: Le pape Victor II, entre l'empereur Henri III, Baudoin de Flandres et Geoffroy de Lorraine; (6) 13ème siècle: Le pape Innocent III, entre Jean d'Angleterre et Philippe-Auguste de France; (7) 13ème siècle: Le pape Honorius III, entre Louis VIII de France et Henri III d'Angleterre; (8) 13ème siècle: Le pape Innocent IV, entre le roi du Portugal et son peuple; (9) 13ème siècle: Le pape Nicolas III, en plusieurs occasions, entre l'empereur Rodolphe des Hapsbourgs et Charles d'Anjou, roi de Naples; (10) 14ème siècle: Le pape Jean XXII, entre Edouard II d'Angleterre et Robert, roi d'Ecosse; (11) 14ème siècle: Le pape Benoît XII, entre Edouard d'Angleterre et Philippe de Valois, roi de France; (12) 14ème siècle: Le pape Grégoire XI, entre le roi du Portugal et le roi de Castille; (13) 15ème siècle: Le pape Nicolas V, entre l'Allemagne, la Hongrie et l'Italie; (14) 15ème siècle: Le pape Innocent VIII, entre la Russie, l'Autriche et l'Angleterre; (15) 15ème siècle: Le pape Alexandre VI, entre l'Espagne et le Portugal; (16) 15ème siècle: Le pape Urbain VIII, dans le cas des successions aux duchés de Mantoue et de Montferrato: (17) 16ème siècle: Le pape Grégoire XIII, entre le roi de Pologne et le tsar de Russie; (18) 19ème siècle: Le pape Léon XIII, entre les républiques de Haiti et de San Domingo; (19) 19ème siècle: Le pape Léon XIII, entre l'Allemagne et l'Espagne.

Ce ne sont là que quelques-uns des cas où les Papes par leurs décisions ont réglé des différents entre souverains et nations. Il faudrait des volumes pour raconter toutes les guerres prévenues, terminées ou réglées par l'intervention ou l'arbitrage des Souverains Pontifes.

GARE AUX LOUPS

Je l'ai rencontrée dans une salle d'hôpital.

Elle a à peine vingt ans; sa santé est flétrie, son coeur à jamais souillé. Son histoire est triste et c'est l'histoire de milliers de pauvres filles de notre ville.

Elle avait laissé la campagne, attirée, comme tant d'autres, par l'appas d'un bon salaire et fascinée par l'attrait du confort. Honnête, elle l'était et comptait bien ne pas déchoir, sa mère le lui avait tant recommandé!

De peine et de misère elle finit par trouver un emploi. Trois ou quatre piastres par semaine, juste de quoi payer son tramway, mettre quelques plumes à son chapeau et ne pas mourir de faim. Elle s'en allait vaillante à l'ouvrage, songeant même à économiser quelque chose pour ses vieux parents.

Mais, hélas, non content d'exploiter son travail, le patron exploita na naïveté, sa vertu; et un jour elle rentra chez elle flétrie. Pour la payer de ses complaisances et ne pas se compromettre, le réducteur la mit à la porte; et la pauvre enfant dans son désespoir roula dans le ruisseau.

Elle qui à la campagne serait demeurée pure, aurait trouvé un excellent parti, elle n'est plus qu'une loque que la mort va saisir, ou, si elle échappe, le flot immonde qui l'a souillée l'attend au sortir de l'hôpital pour la rouler dans de nouvelles fanges.

O parents, qui vivez à la campagne, restez chez vous, gardez, je vous en supplie sur votre âme, gardez vos enfants chez vous. En ville, les loups les guettent, loups les Allemands, jusqu'à ce qu'il crevât comme un chien. Les Allemands racontèrent qu'ils riaient surtout d'entendre le Cosaque pousser des cris de douleur qui emplissaient tout le village.

Les paysans, s'étant rendus à l'endroit indiqué par les Allemands, trouvèrent une centaine de leurs compatriotes entourant un bûcher qui achevait de se consumer. Les Allemands leur dirent alors:

—Regardez comme nous avons fait cuire un Cosaque!

Les paysans virent effectivement des ossements et un pied humain dont la peau était calcinée.

Les Allemands réunirent enfin les os, ajoutèrent du bois au feu et l'entretinrent jusqu'à ce que tout fût réduit en cendres.

Non loin du bûcher étaient étalés un dolman portant des galons blancs sur la manche et une culotte avec des bandes rouges.

Les soldats allemands étaient particulièrement heureux d'avoir fait cuire, non seulement un Cosaque, mais un gradé.

AUTOUR DE LA MARMITE

Ah! qui nous donnera de bonnes ménagères! C'est un refrain qu'il n'est pas rare d'entendre dans nos villes surtout. Oui, visitez nos demeures, vous trouverez des femmes courageuses, honnêtes, dévouées, mais toutes sont-elles des femmes entendues aux affaires du ménage? Plusieurs maris— il faut avouer que les messieurs ont méchante langue — m'affirment catégoriquement que non.

Que les femmes soient peu versées dans les affaires de ménage, cela ne m'étonne pas.

Quand et où ces dames ont-elles reçu des leçons utiles?

A l'école? — Elles y ont appris à lire, à compter, et à treize ans elles sont parties avec leur léger vernis d'histoire et de géographie.

A la maison peut-être? — Mais elles n'y ont pas vécu: de l'école elles ont sauté à l'usine, ou au comptoir de magasin et elles n'ont reçu aucune éducation ménagère, excepté quelques notions bien vagues qui leur permettent maintenant de ruiner l'estomac de leur époux par un menu uniformément le même.

Avec un peu de bonne volonté on pourrait apprendre à nos demoiselles, car elles ne sont pas bêtes, à préparer des repas sains et nourrissants, à faire des menus économiques et variés. Tout y gagnerait: la vertu des filles bien exposée dans les bureaux, les magasins et ailleurs; l'estomac des frères et du papa, sans parler — écoutez bien, mes filles — qu'une demoiselle, **bonne ménagère,** fait prime sur le marché et ne court aucun risque de rester vieille fille.

Mais pour cela il faudrait faire comprendre aux parents qu'ils ne doivent pas retirer de si tôt leurs enfants du couvent et c'est une rude besogne d'enfoncer cette idée-là entre les deux yeux d'un Canadien. Cependant peu à peu ça entre, l'enseignement ménager s'introduit chez nous, mais lentement.

J'ai visité un couvent de la province de Québec, organisé sur le même pied que les écoles ménagères d'Europe.

Les grandes élèves étudient le **blanchissage,** le **raccommodage** et tout ce qui concerne la couture. On apprend aux enfants à confectionner avec des déchets de magasin, ou les vieilles robes de la maman, des habits flambant neufs pour la jeunesse, car on a soin de faire apporter, des ménages ouvriers, du linge usé pour que les enfants acquièrent l'habitude du véritable raccommodage pratique.

On enseigne aussi le **repassage** et la **cuisine.** On apprend à confectionner d'excellents plats à l'aide de bonnes recettes où la théorie est jointe à la pratique, le tout à des prix minimes. Aussi les services d'une telle ménagère vaudront de l'or à la famille, et le papa se lèchera les quatre doigts et le pouce après les repas préparés par sa fille. Et si, mademoiselle, en vivant au coin du feu avec sa mère, ne rapporte pas d'argent au logis, elle économise bien des piastres.

Voyons, est-il impossible dans nos villes de réserver chaque semaine quelques heures à cet enseignement pratique? Ces cours devraient être comme le couronnement des études, ils stimuleraient peut-être la négligence des parents à envoyer leurs grandes filles aux écoles.

Il y a là une lacune à combler.

UN COSAQUE BRULE VIF

Le **Novoïe Vrémia** cite ce fait atroce contenu dans le rapport du prêtre Okineff et du major Riouchinine à la Commission d'enquête officielle sur les atrocités commises par les Allemands en Russie:

Les habitants du village de S.. ont déposé que les soldats allemands leur avaient raconté en polonais qu'ayant pris vivant un Cosaque caché dans un trou à pommes de terre, ils avaient d'abord tenté de mettre le feu à ses vêtements. N'ayant pu y parvenir, parce que les vêtements étaient mouillés, ils lui arrachèrent l'uniforme, le saisirent par la tête et par les pieds, et le tinrent dans cette position au-dessus d'un brasier jusqu'à ce qu'il en mourût, ou plutôt, comme disent sans conscience et sans coeur qui pullulent et ont faim de chair immaculée. Ah! je pleure de pitié et de rage à la vue des souillures qui attendent vos filles et de l'impudence de sales jouisseurs qui ne comptent plus leurs victimes et s'en vantent.

Et vous, chères enfants, que la nécessité oblige à travailler dans les manufactures, les bureaux, les magasins ou chez des étrangers, soyez sur vos gardes. Rappelez-vous qu'une jeune fille, pour se protéger, doit avoir une **main de fer** pour souffleter tout misérable qui lui manque de respect. Elle y perdra peut-être sa **place,** emme tant d'autres, mais elle sortira le front haut, emportant son **honneur** et sa vertu.

Autour de la Ferme



"NOUS N'AVONS PAS LE TEMPS

Beaucoup de labours n'ont pas été faits. Les pluies de septembre, qui sont un bienfait pour ceux qui ont labouré à temps, sont nuisibles aux autres et à moins que le beau temps chaud ne revienne et tienne jusqué tard en novembre, ces pluies ne feront que faciliter le travail en octobre; mais ce labour tardif ne permettra pas aux grains de germer, et les racines de chardons jaunes, coupées et bien replacées dans la terre fraîche par la charrue, seront toutes prêtes à pousser au premier dégel du printemps, c'est-à-dire au moment où on sème le blé. Donc, d'après toute apparence, la prochaine récolte sera pauvre parce qu'on aura labouré trop tard.

On aime mieux dire: qu'à certaines années il y a quelque chose dans l'air qui fait que la récolte pousse comme par enchantement. En effet, cette année nous avons eu quelques pluies, mais l'été a été plutôt sec, et la récolte a été très abondante, chez ceux qui n'avaient pas trop de mauvaises herbes.

Il est bon de nous rappeler ce qui est arrivé dans le passé.

En 1889 nous n'avons pas eu de pluies, si bien que nous avions dû labourer nos terres; et en octobre, il y avait belle lurette que tout notre travail était fini.

En 1890, la récolte **a été très belle.** En 1914, nous avons coupé au commencement d'août et nos labours étaient faits de bonne heure. Pouvons-nous espérer plus que cette année? Ceci ne nous permet-il pas de croire que le labour fait à temps donne de meilleurs résultats.

C'est ici que j'entends les jeunes gens se dire: mais le bon Curé veut-il se moquer de nous? Il sait bien que "nous n'avons pas le temps" de labourer toutes nos terres de bonne heure.

Et moi je vous dis: c'est ce temps que je voudrais vous faire trouver, en vous proposant de faire une culture plus raisonnée.

Entendons-nous bien, jeunes gens. Vous voyez de grands propriétaires qui ont de l'argent et du temps; ils font la grande culture, et s'ils sont obligés d'attendre deux ou trois ans pour une récolte, ils peuvent le faire. Si le blé ne pousse pas, ils continuent de s'enrichir par le commerce ou autre manière. Mais vous qui avez besoin de retirer de votre terre un revenu chaque année, quand votre récolte manque, vous n'avez pas d'autre moyen de faire de l'argent, votre dette s'augmente des intérêts non payés, et c'est la ruine qui vient en peu d'années.

Alors que faire?

Je commencerai à vous dire la semaine prochaine ce que je crois être le seul moyen d'arriver à un succès.

N.-C. JUTRAS, Curé.

BROCHURES PARUES AU MANITOBA

La viande et ses succès donnés.

—Une circulaire (no. 10) portant ce titre vient d'être publiée par le service de propagande du collège d'agriculture du Manitoba. Cette circulaire offre un intérêt public général; elle contient des listes pour la préparation de la viande et des mets que l'on peut employer pour remplacer la viande, qui se composent principalement d'oeufs, de fèves, de fromage, de riz, de tomates et de macaroni.

* * *

Fléaux des arbres et vers gris. "La plupart des ormes sont déformés par ces poux des plantes" dit la circulaire no. 29 du service de propagande du département de l'horticulture, du collège d'agriculture du Manitoba. La circulaire donne des moyens de destruction.

* * *

Prisons pour les insectes et mélanges pour pulvérisation. — La circulaire no. 28 du service de propagande du département de la botanique au collège d'agriculture du Manitoba prend pour devise "la pulvérisation est une assurance pour les plantes," et donne des conseils sur les moyens de prévenir les ravages de l'insecte et de la maladie et les empiètements des mauvaises herbes.

* * *

Herbe à puce et autres plantes vénéneuses. — La circulaire no. 12 du service de propagande du département de la botanique, du collège d'agriculture du Manitoba, fournit des conseils sur les moyens de reconnaître l'herbe à puce et cite le dicton: "S'il y a trois feuilles n'y touchez pas." On donne également le traitement à suivre lorsque l'on s'est fait toucher par l'herbe à la puce. Ce bulletin traite également de la ciguë, de l'oxytropide, du faux tournesol et de l'euphorbe.

* * *

Maïs-fourrage au Manitoba. — Circulaire no. 19, du service de propagande du service de la culture du sol du collège d'agriculture du Manitoba, par Jas. Bridge, B.S.A.; cette circulaire donne la place du maïs dans l'assolement, la préparation du sol, le temps et les méthodes de la plantation, la quantité de semence à l'acre, la culture en été, la récolte et le silo.

* * *

Foin et pâturages au Manitoba. — Bulletin illustré de 24 pages, publié par le service de la culture du sol du collège d'agriculture du Manitoba, décrivant les méthodes de culture des cinq herbes les plus communes au Manitoba, ray-grass de l'ouest, mil, brome, ray-grass anglais et agrostide, et diverses légumineuses, luzerne, trèfle rouge, trèfle d'alsike et trèfle blanc hollandais, ainsi que le maïs, l'avoine, les pois, le seigle d'hiver et le millet dont les mieux connus et ceux qui conviennent le mieux à l'ouest sont le commun et le hongrois.

LE MARCHE

BESTIAUX

Prix, argent comptant, à Winnipeg, à la fin de la semaine.

Boeufs—

Premier choix	$6.75 à $7.00
Bon choix	$6.00 à $6.50
"Feeders"	$5.90 à $6.25
"Stockers"	$5.00 à $5.50
Moyens	$4.75 à $5.25

Taureaux—

Premier choix	$4.85 à $5.10
Moyens	$4.25 à $4.50
Légers	$4.00 à $4.25

Boeufs—(Oxen)

Premier choix	$4.85 à $5.25
Bons	$4.50 à $4.75
Moyens	$3.75 à $4.25

Vaches—

Bon choix	$5.00 à $5.25
Bon	$4.75 à $5.00
Ordinaires	$4.25 à $4.50
Conserve	$2.75 à $3.00

Génisses—

Premier choix	$5.60 à $5.75
Bon choix	$5.35 à $5.50
Bon	$4.75 à $5.25
"Stockers"	$5.00 à $5.50

Veaux—

Choix	$7.00 à $7.25
Moyens	$6.50 à $6.75
Lourds	$5.00 à $6.25

Cochons—

De choix	$9.25 à $9.50
Moyens	$8.75 à $9.00
Bons légers, 110 à 140	$6.25 à $6.50
Légers, 110 et moins	$6.00 à $6.25

LES PRODUITS

Prix du gros

Oeufs—

Frais pondus	20-22

Beurre—

Crèmerie	28-29
Ferme (dairy)	17-23

Saindoux—

En briques	13
Seau (20)	$2.72
Caisse (5)	$8.40
Caisse (3)	$8.32

Fromage—

Nouveau	16
Twins	16½
Vieux	20
Manitoba	13-14

Viandes cuites—

Jambon	15-18
Bacon	19-21
Epaule	12½
Porc salé (baril)	$22.00
Bologne	.10
Saucisse de porc	.10

Volailles vivantes—

Coq	.09
Poulet	16
Dinde	12-14
Canard	12
Oie	10

Alimentation—

Son (tonne)	$22
Gru	$24

Sucre—

Extra, garanti	$6.75

Foin et fourrage—

Manitoba, naturel	$17
No 2	$16
No 3	$13
Sauvage, No 1	$13
Sauvage, No 2	$12
Sauvage, No 3	$10
Blé, No. 4, la tonne	30-31
Avoine, le boisseau	.45
Avoine cassée	$28
Blé d'inde à vaches (la tonne)	$32

Fleur—

Best Patents	$5.80
Bakers	$5.30
Clears	$4.40
XXXX	$3.35
Avoine roulée, 80 liv	$2.40

LES GRAINS

Blé—

No 1 nord	90¾
No 2 nord	88¾
No 3 nord	85¾
No 4	80
No 5	75
No 6	71
Fourrage	66
No 1 Rejeté	84½
No 2 Rejeté	82½
No 3 Rejeté	79
No 1 (though)	84½
No 2 (though)	82½
No 3	79
No 1 Sale	84½
No 2 Sale	82½
No 3 Sale	79

Avoines—

No 2 C W	39
No 3 C W	37½
Extra No 1 fourrage	37
No 1 fourrage	36
No 2 fourrage	35

Orge—

No 3	.54
No 4	.50
Rejeté	.44
Fourrage	.44

Lin—

No 1 N W C	160½
No 2 C W	157½

LES ALLEMANDS ONT PERDU CENT VINGT MILLE HOMMES

Le chiffre des prisonniers faits en Champagne et en Artois est officiellement fixé à vingt-trois mille. — L'inventaire du butin n'est pas encore achevé, mais on sait déjà que soixante-dix-neuf canons sont tombés entre nos mains

Paris, 29. — Le ministère de la guerre publie une note disant que les pertes allemandes occasionnées par la récente offensive franco-anglaise se montent à plus de trois corps d'armée, soit plus de 120,000 hommes.

Devant les magnifiques résultats obtenus par l'armée française en Champagne et en Artois, le président Poincaré a tenu à féliciter, dans une lettre adressée au ministre de la guerre, les troupes qui ont pris part à la bataille:

"Les résultats magnifiques de nos opérations en Artois et en Champagne, écrit-il à M. Millerand, nous permettent d'apprécier l'étendue de la victoire remportée par les troupes alliées.

"Nos admirables troupes ont donné dans ces violents combats de nouvelles preuves de leur ardeur invincible, de leur esprit d'abnégation et de leur dévouement sublime pour la patrie. Elles ont d'une façon définitive affirmé leur supériorité sur l'ennemi.

"Je désire que vous transmettiez au généralissime, aux généraux commandants d'armées et groupes d'armées et à tous les généraux, officiers, sous-officiers et soldats mes félicitations les plus cordiales et les plus sincères."

M. Millerand envoya au général Joffre la lettre suivante:

"C'est le coeur débordant de joie que je vous transmets la lettre que je viens de recevoir du président de la République.

"En communiquant cette lettre aux troupes, je vous demande d'y ajouter mes félicitations personnelles les plus chaleureuses comme preuve des sentiments d'admiration et de reconnaissance du gouvernement de la République."

* * *

Paris, 29, 11 heures soir. — Le communiqué officiel suivant a été publié ce soir:

"Sur les hauteurs situées entre Souchez et Vimy, le combat a continué toute la journée; nous avons maintenu toutes les nouvelles positions conquises.

"En Champagne, la lutte est encore violente devant les positions à l'abri desquelles se sont repliés les Allemands, ainsi que pour l'occupation d'un saillant au nord de Mesnil, encore occupé par des détachements ennemis.

"Nous avons fait des progrès sur les pentes des collines de Tahure et dans le voisinage de ce village, ainsi qu'au nord de Massiges.

"Un duel d'artillerie tout à fait intense a eu lieu au bois Le Prêtre et dans le front d'Apremont."

* * *

Voici le communiqué relatif aux pertes subies par les Allemands pendant la dernière offensive:

"Les rapports qui nous parviennent nous permettent d'apprécier plus complètement de jour en jour l'importance du succès obtenu par notre récent mouvement offensif en Champagne, combiné avec celui des troupes alliées en Artois.

"Les Allemands ont, non-seulement été obligés d'abandonner, sur un front très étendu, certaines positions très solidement fortifiées et qu'ils avaient l'ordre de défendre jusqu'à la mort, mais encore ils ont subi des pertes dont le total, en tués, blessés et prisonniers, se monte à plus de l'effectif de trois corps d'armée, soit plus de 120,000 hommes.

"Le total des prisonniers capturés jusqu'à maintenant dépasse 23,000 hommes, 79 canons ont été dirigés sur l'arrière. 17,500 soldats et 316 officiers capturés par nous ont déjà traversé Chalons pour aller dans les camps où ils doivent être internés.

"On s'occupe maintenant de nettoyer le champ de bataille et de compter les armes de toutes sortes et le matériel de guerre que l'ennemi a été forcé de nous abandonner.

"En Artois, les progrès annoncés hier à l'est de Souchez ont continué hier soir et au cours de la nuit; après un violent combat, nous avons atteint la côte 140, point culminant des hauteurs de Vimy, et les vergers au sud de ce point. Nous avons fait, au cours de ce combat, plus de 300 prisonniers non blessés appartenant pour la plupart à deux divisions de la garde.

"En Champagne, le combat continue sans répit tout le long du front. Au nord de Massiges, de nouveaux groupes allemands se sont rendus. Dans cette région seule, le total des prisonniers a atteint, hier soir, mille hommes.

"Sur le reste du front, il n'y a rien d'important à signaler.

"L'ennemi a bombardé violemment nos tranchées au nord et au sud de l'Aisne, dans les régions du bois de Saint-Mard, de Troyon et de Vailly. Nous avons répondu énergiquement à ce feu."

LIEGE, PRENDS COURAGE!

Londres, 29. — Une dépêche d'Amsterdam à l'Exchange Telegraph dit:

"Un aviateur français, venant du sud, a survolé Liège hier, et a laissé tomber sur la ville de petits drapeaux français et des feuilles volantes, annonçant aux habitants que les alliés avançaient et leur enjoignant de ne pas perdre courage. Quoique soumis à un feu violent, l'aviateur s'en alla sain et sauf.

"Cette visite d'un aviateur ami est la première qu'a reçue Liège depuis que les Allemands s'en sont emparés et a profondément réconforté les Belges."

LE MOYEN DE S'EN TIRER

Dans un café, un hâbleur se fait remarquer par la sottise de ses propos. A un moment, il se met à déblatérer contre les Bretons:

—Montrez-moi un Breton, crie-t-il en levant son verre, et je vous montrerai un poltron!

Un grand poilu vient d'entrer, qui commande un petit café. Il entend l'hurluberlu, va vers lui et:

—Que venez-vous de dire?

L'homme regarde le soldat et, plus tempéré déjà:

—Je viens de dire: "Montrez-moi un Breton, je vous montrerai un poltron!"

—Je suis Breton, dit froidement le permissionnaire en plantant un regard d'acier dans les yeux du fanfaron.

—Ah! balbutie l'interlocuteur en posant prudemment son verre. Vous êtes Breton?

Et reculant de trois pas:

—Eh bien! moi... je suis le poltron!

On a bien ri, et le Breton tout le premier.

EN PROVINCE

LE PAS

Le Frère Chrétien, de la Communauté des Oblats, arrivait de Lachine, Québec, le 21 septembre.

• • •

Mme O. Landry était organiste à la grand'messe et au salut, dimanche le 19 septembre.

• • •

L'assemblée mensuelle des membres de la Société Saint-Jean-Baptiste avait lieu dimanche dernier après la grand'messe.

• • •

L'honorable Frank Cochrane, ministre des chemins de fer, arrivait en ville, par son train spécial, samedi matin. Il partait dans le courant de la journée pour aller visiter la ligne en construction du chemin de fer de la Baie d'Hudson. Il revenait très satisfait de l'ensemble des travaux qu'il a eu l'occasion de visiter.

• • •

Cinq mille piastres, fournies par le gouvernement pour venir en aide aux sauvages, seront distribuées en ville. Les marchandises seront achetées des marchands du Pas et seront emmagasinées pour être distribuées aux Indiens pendant l'hiver.

• • •

Mlle Yvonne Beaudry est dangereusement malade à l'hôpital Saint-Antoine où elle a été transportée. Ses jours étaient en danger dimanche et lundi, mais elle prend du mieux en ce moment.

• • •

Les vêpres étaient chantées, dimanche dernier, pour la première fois, au Pas.

• • •

Le R. P. Girard, o.m.i., de Cumberland, était de passage à l'évêché au commencement de la semaine. Il retournait à sa mission mardi, accompagnant Mgr O. Charlebois, qui s'y rendait pour passer quelques jours.

• • •

Le R. P. Guy, o.m.i., curé de la paroisse, et le R. P. J.-F. Mallet, sont allés à Saint-François, mardi.

• • •

Un Te Deum était chanté dans l'église catholique du Pas, dimanche dernier, en action de grâces du sauf retour de S. G. Mgr Charlebois du long voyage entrepris en canot pour se rendre à Port Nelson et aux autres missions du nord.

• • •

Dimanche, le 19 septembre, à une assemblée de Canadiens-français, au milieu d'un grand enthousiasme, le Cercle Canadien-Français a été formé dans le but de réunir les Canadiens-français, pour former une fanfare exclusivement canadienne-française, ainsi que pour former des clubs sportifs et des jeux pour passer les longues veillées de l'hiver.

Le promoteur de cette idée, M. Jean-Baptiste Bacon, mérite beaucoup d'éloges pour cette heureuse initiative qui, il y a lieu d'espérer, réussira certainement. A cette assemblée à laquelle le R. P. Joseph Guy, o.m.i., était invité à présider, les officiers de la direction du Cercle ont été nommés.

M. Pantaléon Cuillerier, président; M. J.-B. Bacon, vice-président; le R. P. J.-F. Mallet et M. F.-E. Tourigny, conseillers; le R. P. J. Guy, trésorier, et M. T. Dupas, secrétaire.

Un comité pour s'occuper de la formation d'une fanfare a été formé, dont font partie MM. T. Dupas, G. Lafontaine et G. Joyal. Un comité pour s'occuper des jeux a aussi été formé, dont font partie MM. P.-Denis Leggero, G. Joyal, Albert Lafontaine, E. Thivierge, Louis Allard et J.-B. Pelletier.

Le taux de la cotisation d'entrée pour les nouveaux membres fut fixé à 50 sous et un paiement mensuel de 25 sous.

Le R. P. Guy a offert de fournir gratuitement une maison pour l'usage du Cercle, pour une période de six mois. M. P.-D. Leggero donna six chaises, M. L. Allard, une table; M. L.-C. Leduc, des tables; M. D. Boileau, un poêle de chauffage; M. J.-B. Bacon, une table de billard; un autre, quatre jeux de cartes.

Il y avait 45 personnes présentes à cette assemblée. Dimanche dernier, à la seconde assemblée, il y avait 52 messieurs présents, qui tous ont demandé à faire partie du Cercle.

Dimanche dernier un comité pour s'occuper des jeux a été formé par le Société Saint-Jean-Baptiste, dont font partie MM. Louis Allard, Odilon Landry et C. Bernard.

• • •

S. G. Mgr O. Charlebois revenait en canot samedi après-midi de son long voyage à Port Nelson. Sa Grandeur dit avoir encouru un grand nombre de dangers durant son voyage, cependant rien d'aussi grave que ce qui avait été annoncé dans les journaux, où il était mentionné que la vie de Sa Grandeur aurait été en danger et que cette fois-là elle avait perdue sa chapelle ainsi que ses ornements sacerdotaux.

Monseigneur perdit son chapeau emporté par le vent, et en voulant courir pour le rattraper, il buta et perdit son anneau, auquel il tenait beaucoup, étant un souvenir du très regretté archevêque Mgr Langevin.

Sa Grandeur, durant son voyage, visita la Mission de Sainte-Croix à Cross Lake, que Monseigneur fonda en 1896, alors qu'il n'était que simple missionnaire. C'était la première fois, à cette date, que les sauvages voyaient la robe noire, et lorsqu'il était remplacé, une couple d'années plus tard, par le R. P. Bonald, il n'y avait que 6 sauvages qui s'étaient faits catholiques. Maintenant la mission compte 300 sauvages catholiques.

Continuant son voyage en canot, il prenait la rivière Hayes et la descendait jusqu'à York Factory, pour ensuite se rendre, toujours en canot, à Port Nelson, où il fut reçu par M. Cristin. Il demeura à Port Nelson durant 4 jours et eut le bonheur de rencontrer 200 catholiques. Quoiqu'il y eut plusieurs Canadiens-français, la majorité était de langue anglaise.

Mgr Charlebois fut reçu avec enthousiasme par ces quelques catholiques, qui tous furent bien bons pour lui et qui lui firent cadeau d'une jolie bourse. C'est en revenant de cet endroit, dont il garde un bon et heureux souvenir, que Sa Grandeur perdit son anneau.

Monseigneur espérait prendre un bateau à York Factory qui devait le conduire à Chesterfield Inlet, mais il arrivait une journée en retard, le bateau étant parti de la veille. Force fut donc à Sa Grandeur de revenir au Pas sans pouvoir accomplir le voyage qu'elle projetait depuis longtemps.

• • •

Lundi soir, pour l'ouverture, le Cercle Canadien-Français donnait une partie de Pedro, à laquelle était convié quiconque voulait y venir. La salle était comble, et il n'y avait pas moins de 81 personnes jouant aux cartes. Ce fut un véritable succès.

Les gagnants des premiers prix furent Mme G. Lafontaine et le Dr S. Stephansson. Quant aux prix de consolation, quoique les gagnants disent avoir fait exprès, gardons leurs noms sous silence.

M. Gédéon Joyal était maître de cérémonie. Il mérite des éloges, ainsi que tous ceux faisant partie du Comité des Jeux.

• • •

Mercredi soir, dans la salle du Cercle Canadien-Français, la Société Saint-Jean-Baptiste donnait aussi une partie de whist, qui fut aussi un véritable succès. Le comité des jeux mérite des éloges pour tout le trouble qu'il s'est donné. Les gagnants des premiers prix furent Mlle E. Bayer et M. Albert Lafontaine.

• • •

Cette semaine, plusieurs de nos gens partaient pour passer l'hiver à la chasse. C'étaient les familles de MM. J.-B. Bacon, Georges Dupas, T. Dupas, J.-B. Pelletier et Langlois. Leurs compatriotes leur souhaitent beaucoup de succès dans leurs entreprises.

• • •

Mme Landry, épouse de M. Arsène Landry, est décédée jeudi le 23 septembre, à l'âge de 66 ans et 3 mois. M. et Mme A. Landry arrivaient au Pas il y a cinq ans.

LORETTE

M. Joseph Brunelle a fini son travail chez M. William Lagimodière, et maintenant il est en marché de louer une maison dans le village, tout près de l'église, pour demeurer tout l'hiver avec son frère M. Vital Brunelle. Ces deux messieurs sont considérés et bien aimés par tous leurs voisins et leurs bons amis. Ce sont deux braves jeunes gens bien divertissants.

• • •

Nous regrettons beaucoup le départ de M. Edwin Bisier, qui est parmi nous depuis deux mois. Il est parti du 1er octobre pour aller retrouver son père à Saint-Adolphe, M. Jean Bisier.

• • •

M. Eugène Dubuc est rendu à l'hôpital depuis le 25 septembre, pour subir une opération. Sa santé laisse à désirer. Nous espérons qu'il sera bientôt parmi ses parents.

• • •

M. Odule Phaneuf, de Thibeauville, est en promenade chez ses parents, M. Victor Trudeau.

• • •

La pluie que nous avons eu cette semaine a beaucoup retardé les battages.

Brunette.

THIBEAUVILLE

Le 2 avait lieu le mariage de M. Joseph Dufresne, de Sainte-Anne des Chênes et de Mlle Elmeria Smith, de Thibeauville. Fille d'honeur, Mlle Joséphine Dufresne; garçon d'honneur, M. Jos. Smith. Grâce aux autos, l'heureux couple put arriver à temps pour prendre le train pour un voyage de noces. Bonne chance et succès aux nouveaux époux.

Un témoin.

SAINT-RAYMOND

Notre club de balle a terminé sa saison après avoir triomphé de tous les clubs environnants: Thibeauville, Steinbach, Giroux, Rosewood, Woodridge. Il aurait aussi battu le Sainte-Anne des Chênes si le "catcher" de ce dernier club n'avait eu la frousse et n'avait pas quitté la partie. La partie n'a pas été terminée.

On se propose de faire incorporer notre club pour 1916. Nous rencontrerons alors les Brise-Culottes. Ce sont des joueurs épatants.

BENARD

Mlle Lucie Tétreault, de Sainte-Anne des Chênes, qui était en visite ici il y a quelques semaines, est rentrée comme postulante au noviciat des Soeurs Grises de Saint-Boniface. Bonheur et persévérance à la future épouse de Jésus!

• • •

M. l'inspecteur E.-A. Poulain fit sa première visite officielle à l'école Bénard, mardi dernier. A cause du temps peu favorable, il n'y avait que treize élèves présents. M. l'inspecteur félicita ceux-là et leur donna à juste titre le surnom de "petits braves." Après avoir questionné les enfants sur divers sujets et leur avoir montré l'utilité de l'instruction, il couronna sa première visite d'un petit congé qui fut pris vendredi après-midi.

Il paraît que nous pouvions lire sur les visages de cette jeunesse la joie qu'ils éprouvèrent en leurs petits coeurs à la seule perspective de ces quelques heures de liberté.

• • •

Mlle Tiny Demrowska, qui était employée à la ferme Bénard, est retournée à Winnipeg. Nous pouvons juger de la joie qu'elle éprouva de s'envoler vers le foyer paternel, puisque la journée de son départ elle se rendit à la gare deux heures avant l'arrivée du train. Sa compagne, Mlle Rosy Turkywich demeurera encore quelque temps ici.

• • •

Un vent glacial du Pôle Nord descendait vers Bénard ces jours derniers. Aussi M. Florent Girard soupire pour le pardessus qu'il a laissé dans un moment de hâte à Sainte-Anne des Chênes, lors de sa visite du 15 août.

• • •

Contre sa coutume ordinaire, M. L. Brunelle dut se rendre à la ville en train, cette semaine, les chemins ne favorisant pas le voyage en auto.

• • •

Mlle D. Charpentier a eu le plaisir d'aller passer la journée du dimanche à Elie, chez ses frère et belle-soeur.

• • •

M. E. Normandin s'est aussi rendu à Elie ce même jour. Etant plongé dans un rêve enchanteur, il ne se réveilla ce matin-là qu'à une heure avancée, et il a dû avec regret accélérer son pas pour gagner la gare à temps, où il prit le train pour se rendre à destination.

• • •

M. et Mme J. Perreault sont en promenade à Wampum, chez leurs parents et amis.

• • •

Le parfum qui s'exhale des fleurs du parterre de Saint-Eustache ne semble rien perdre de sa valeur, malgré les vents automnals qui els menacent de la givre de la froide saison, car ni pluie ni mauvais chemins ne peuvent empêcher certains de nos villageois de s'y rendre. C'est vraiment héroïque!

"Mimi Pinson" nous assure que l'attrait est mutuel. Nous ne voulons pas être trop indiscrets; cependant la vérité prime tout, et nous constatons sans illusion qu'un très petit nombre de ces voisins amicaux semblent franchir l'espace qui les sépare de Bénard.

• • •

Quoique sans connaître le citoyen de Bénard qui a eu la bonne bomme inspiration de répondre à ma faible mais ardente requête, au moment de ma première correspondance, je crois qu'il ne sera pas hors de propos de lui adresser quelques félicitations bien méritées pour la belle prose que sa plume alerte a bien voulu tracer et qui contribuera puissamment à relever les médiocres écrits de l'humble fleur d'exil qui prie cet aimable collaborateur d'accepter ses meilleurs remerciements.

Fleur d'Exil.

SAINT-GEORGES DE CHATEAUGUAY

Le 3 septembre, baptisé Joseph-Adrien-Hector, fils de M. et Mme Philorum Vincent, de cette paroisse. Parrain et marraine, M. et Mme Adrien Vincent, oncle et tante de l'enfant. Nos félicitations.

• • •

Au commencement de septembre, M. le député Ross, accompagné de Mme Ross et d'une nièce, était de passage ici. Ils rendirent visite à M. le curé, et le lendemain, dimanche, M. le député adressa la parole à ses électeurs. M. l'inspecteur Young l'accompagnait. Après l'assemblée, ils prirent le thé au presbytère et dans l'après-midi retournèrent à Selkirk.

• • •

La récolte du foin fut de beaucoup supérieure à celle de l'an dernier. Celle du grain est aussi belle, mais si la pluie continue, il pourrait résulter quelques dommages.

• • •

Nous saluons avec plaisir le retour de notre dévoué professeur, M. Eugène Gauthier. Depuis l'an dernier il dirige avec succès l'école Allard.

A. V.

SAINTE-AMELIE

Par suite de l'ouverture de la réserve qui avoisine notre paroisse, un grand nombre d'étrangers passent chez nous pour visiter les terres. Il est intéressant d'en observer quelques-uns qui se font conduire beau temps mauvais temps, sur ces homesteads qui sont à la disposition des colons. Il ne leur faut pas grand temps pour fixer leur choix. C'est une preuve que ces terres plaisent au premier coup d'oeil. Elle s'est trompée, la méchante plume qui avait annoncé que cette réserve faisait plutôt l'affaire des députés que des colons.

• • •

Le grand soubassement qui doit nous servir d'église temporaire est presque achevé maintenant. Le 26, nous avions la joie d'y voir célébrer les offices du dimanche. On s'y trouve bien. C'est vaste et bien éclairé. Les chaleurs de l'été y seront exclues et les froids de l'hiver n'y pénètreront pas. Voilà un progrès sensible pour la place. En avant!

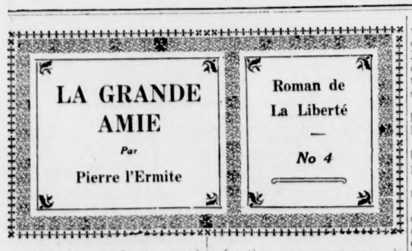
Olivier.

UN ACCORD GERMANO-BULGARE?

25,000 Bulgares devaient faire une démonstration sur la frontière serbe

Paris, 29. — Le correspondant du "Petit Parisien" à Sofia, a appris, de la bouche d'un ancien ministre bulgare, que d'après un accord conclu entre l'Allemagne et la Bulgarie, cette dernière devait mobiliser quatre divisions pour surveiller la frontière roumaine. Cela aurait pour but d'éviter tout acte qui pourrait donner à la Grèce l'impression qu'elle est dans l'obligation d'intervenir pour se conformer aux termes de son traité avec la Serbie.

"Entre temps, ajoute le correspondant, la Bulgarie se proposait de faire sur la frontière serbe une démonstration avec 25,000 irréguliers macédoniens. Mais ce plan fut connu à Nish, et la Serbie fit des préparatifs contre une telle attaque."



—Mais je vous écoute, aussi, docteur, presque autant que M. le curé!..

—Et vous avez raison: il le faut, mon enfant, car vous savez combien je vous aime; je puis dire cela, moi, n'est-ce pas, à soixante-cinq ans? Je vous aime beaucoup, Odile, et, dans ma carrière, j'ai pris tant de fois contact avec la souffrance, que je voudrais courber sous vos pas toutes les épines de la route. Mais il me semble, à certains moments ... peut-être cela provient-il de mon anxieuse affection... je me figure que vous n'êtes pas toujours très raisonnable...

—Raisonnable!... — Et Odile eut un geste presque impatienté: — Mais, docteur, savez-vous ce qu'est une vie très raisonnable, comme vous la demandez pour moi?... une vie où l'on étouffe, où l'on manque des deux choses les plus essentielles: l'air et la liberté!... Quand il faut tant de précautions pour conserver la vie... alors, tant pis pour la vie!

—Odile, fait la vieille tante d'un ton attristé.

Et aussitôt sa nièce, déjà repentante, va l'embrasser avec un affectueux regret.

—C'est vrai, tante, tu as été une vraie maman depuis la mort des miens, j'ai eu tort envers toi, car tu es bonne et providentielle. Mais si tu savais comme je tiens peu à la vie pour moi toute seule!... Aussi, docteur, ce n'est pas aimable ce que je vais vous dire là... mais je ne voulais absolument pas venir vous voir!... J'ai fait une véritable scène à ma tante dans la voiture pour brûler Paris. Et pourtant, allez! abstraction faite du médecin, moi aussi, je vous aime, et de tout mon coeur encore!..

—Mauvaise!...

—Voilà, docteur, comment elle me fait bien des fois pleurer, intervient tante Berthe; si vous saviez à quel point c'est lumineux et gai parfois à l'Abbaye, quand Mademoiselle "broie son noir", comme vous disiez si justement tout à l'heure, et qu'elle m'expose ses théories sur la vie...

—Je les devine bien... répond le médecin en jouant avec son lorgnon.

Et Odile, restée sur le canapé, blottie contre sa tante, se défend, presque câline:

—Allons tante, sois sincère, je ne te les expose pas si souvent!..

—Pardon, ma grande, tu pars de cette erreur qu'on ne cause qu'avec so bouche; mais, **pour celui qui aime**, tout a un langage: les yeux qui ont dû pleurer la nuit... une figure triste, une attitude, une rêverie de Schumann qu'on me jouera six fois par jour... des regards levés au travers des carreaux de l'Abbaye sur un ciel monotone et gris... une simple boutade même... Ainsi, quand tu veux absolument sortir seule, quand tu me soutiens que tu aimes l'automne!... les bois après la pluie!... les champs déserts!... tu crois que je ne comprends pas? c'est si naturel d'aimer le monde, la vie, le soleil, le printemps!... et lorsque tu laisses à droite la bonne grande route, pour aller à la Ferlandière au travers des étangs, tu t'imagines que tout cela ne dit pas à ta vieille tante: "Odile s'ennuie!..." Et s'ennuyer à vingt ans... au milieu de toutes les sympathies, de toutes les admirations... sans aucune préoccupation matérielle!... tu verras que le bon **Dieu** t'enverra un vrai malheur.

Alors Odile se lève.

—Voyons, docteur, vous avez de l'expérience, et vous n'allez pas me traiter en petite fille: répondez-moi franchement: la vie est-elle bonne, heureuse, gaie à vivre?..

—Oui... pour certaines personnes en belle santé.

—Or, reprend Odile, avec aux lèvres une expression de douloureux triomphe, quelquefois tôt, et toujours tard, on finit par vous.. médecins du corps ou médecins de l'âme... il y a toujours quelque chose à réparer dans notre pauvre machine humaine!... Donc, la dernière note de la vie, sa dominante, c'est la note triste... pressez toute chose, un gémissemnt en sortira... et je suis parfois à me demander, avec Victor Hugo:

Où Dieu trouve-t-il tout ce noir qu'il met
Dans les coeurs brisés et les nuits tombées..?

—Ce n'est pas chrétien, mon enfant.

—Pas chrétien!.. mais vous oubliez l'épithète que l'Eglise donne à notre malheureuse terre; elle l'appelle "une vallée de larmes", l'abbé Hans répète tous les jours cette prière à la fin de sa messe..

—Je vous assure, Odile, que votre raisonnement n'est pas chrétien.

—Alors... je ne vois plus...

—C'est pourtant bien simple: la question n'est pas de savoir si la vie est heureuse et gaie à vivre; vous savez très bien, et l'abbé Hans, auquel vous n'oublierez pas de dire mille choses aimables de ma part, vous dira mieux que moi que nous sommes ici-bas comme des voyageurs dans une chambre d'hôtel... nous ne comprenons pas grand'chose aux épreuves par lesquelles Dieu nous fait passer; nous sommes entre ses mains comme mes malades sont entre mes mains, à moi. Souvent, pour leur indiscutable bien, je les fais atrocement souffrir... Eux ne voient que la souffrance présente, et protestent; mais je tiens bon... car je suis certain que l'avenir me justifiera. Voyons, réfléchissez, Odile, comment voulez-vous que les projets relatifs à l'avenir de chacun de nous, projets issus de l'intelligence divine, puissent toujours, dès ici-bas, être compris par nous..? Il faut donc faire crédit à Dieu! Nous ne comprendrons tous les lacets, tous les détours, toutes les incohérences apparentes de la route, qu'arrivés au but... au sommet... quand nous nous retournerons en arrière, et que nos yeux, illuminés par la foi, embrasseront la totalité du chemin. Et puis, la souffrance a encore un autre rôle providentiel à jouer... c'est l'attaque puissante qui fait vibrer une âme tout entière comme vibre l'instrument sous la pression de l'archet... Vous me citiez tout à l'heure Victor Hugo, laissez-moi vous répondre par une pensée de ce pauvre Musset, que mon père a bien connu jadis: il écrivait, dans une de ses heures noires, ces beaux vers qui sont presque chrétiens:

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître;
Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert!
C'est une dure loi, mais une loi suprême,
Vieille comme le monde et la fatalité,
Qu'il nous faut du malheur recevoir le baptême,
Et qu'à ce triste prix tout doit être acheté.
Les moissons, pour mûrir, ont besoin de rosée;
Pour vivre et pour sentir, l'homme a besoin de pleurs!

Aussi, croyez-moi: c'est mal de faire du pessimisme à votre âge.. Jeune, charmante comme vous êtes, avec de l'avenir... mieux que cela, de l'amour devant vous...! Odile, vous tentez Dieu!

—Comment.. je tente Dieu..?

—Oui!.. Il a tiré un voile sur l'avenir, il l'a tiré volontairement.

—... Par pitié pour nous!..

—C'est possible; mais enfin, il l'a tiré afin que vous jouissiez du présent. Quand ses apôtres lui ont demandé: "Seigneur, comment faut-il prier..?" Il leur a répondu: "Vous direz... Notre Père qui êtes aux cieux... Donnez-nous **aujourd'hui** notre pain **d'aujourd'hui**..." Pain matériel... pain mystique du coeur aussi!... Il faisait une répétition, lui, Dieu, presque une faute contre la langue, et il la faisait **exprès**, pour obliger cette vérité à entrer dans nos âmes, pour nous la cheviller au fond du coeur, afin que les désespérances de la vie ne viennent jamais l'ébranler. Je ne compte plus, dans ma vie de docteur, toutes les personnes qui auraient pu être cent et mille fois heureuses, si elles avaient été chrétiennes à ce point de vue. Mais, presque toujours, l'heure actuelle ne comptait pas pour leur impatience... elles se levaient, pour ainsi dire, sur la pointe des pieds, afin de scruter anxieusement leur avenir. Alors, qu'arrivait-il..? elles souffraient dans le présent de maux que l'avenir ne leur apportait presque jamais.. Allons donc, Odile, c'est votre volonté de vous affirmer partout une absolue chrétienne; or, vous ne l'êtes pas sur le point le plus essentiel: la confiance en Dieu!... Venez donc seulement à ma croisée... Je m'amusais tout à l'heure, quand vous êtes arrivées, à regarder ce petit tableau de genre, et je vous avoue qu'il m'intéressait beaucoup.

Et le docteur emmène la jeune fille à la fenêtre, soulève les lourds rideaux, et lui montre, dans la cour intérieure, une toute petite pelouse bien silencieuse, bien solitaire, qu'on aperçoit de son balcon. On se croirait à cent lieues de Paris, et pourtant, la place de la Concorde est là, tout près, à deux minutes.

Sur cette place, dans le calme matutinal, un petit bassin égrène ses gouttelettes sur toute une bande d'oiseaux, pigeons ramiers des Tuileries, sansonnets chassés jadis de l'ancienne Cour des comptes, pierrots et pierrettes... qui ont élu domicile dans la sécurité du jardin particulier.

...Tout ce monde-là se baigne, se lisse, chante éperdument sous le soleil déjà pâli d'un matin de septembre.

—... Vous voyez, Odile..?

—Oui, on se croirait presque à

LES RECITS DE LA VICTOIRE

Narration détaillée de la grande bataille de Champagne — Notre artillerie fit oeuvre complète de destruction et l'infanterie accomplit des prodiges de valeur — Notre cavalerie conquiert de nouveaux lauriers

Paris, 2. — Un correspondant de l'Agence Havas a fait le récit de la bataille qui a eu lieu ces jours derniers en Champagne et dit que les éléments qui ont amené les succès de la récente offensive des alliés sont:

1. Un mouvement simultané des Français sur un front de plus de vingt-cinq kilomètres après avoir bombardé pendant trois jours les positions allemandes, qui étaient protégées par d'épais réseaux de fil de fer barbelé.

2. L'emploi par l'artillerie de canons créés récemment.

3. Le bombardement à longue portée des routes, des chemins de fer et des gares de chemin de fer, tandis que les "75" balayaient toute la première ligne de tranchées.

Description des positions

"La première position qui formait la ligne principale de résistance, dit le correspondant, se composait de deux à cinq tranchées disposées en échelons, avec des accessoires de défense complets comprenant un réseau impénétrable de fil de fer barbelé, des cavernes souterraines servant d'abri contre le bombardement et des fortins armés de mitrailleuses. Plus loin, en arrière, il y avait un système de tranchées qui formaient un véritable labyrinthe.

L'état-major allemand avait eu la prévoyance d'installer la seconde ligne de défense sur les hauteurs qui dominent le plaine au sud de la vallée de la Py. La position avait été fortifiée avec soin.

"Entre les deux lignes, séparées par une distance de trois à quatre kilomètres, toutes les tranchées avaient été préparées en vue de défendre le terrain pied à pied.

"Les boyaux, faisant communiquer les deux lignes étaient protégés par des défenses accessoires qui permettaient de diviser le terrain en sections, si une partie de la première ligne devait être abandonnée.

Ce que fit l'artillerie

"Nos batteries ont bombardé les positions allemandes pendant trois jours. Nous avons employé des canons du type le plus récent et avons pu, après un examen des tranchées conquises, nous rendre compte de leurs terribles effets. A certains points les tranchées étaient complètement comblées. Les caves servant d'abris étaient comblées. Quant aux réseaux de fil de fer barbelé, ils étaient partout arrachés et détruits.

"Notre feu couvrit entièrement toute la longueur de la première ligne et comme les canons à longue portée bombardaient les routes et les chemins de fer, certaines unités allemandes ne purent être ravitaillées et restèrent quarante-huit heures sans provisions.

"L'effet moral fut non moins puissant. Les interruptions du bombardement augmentaient même la nervosité de notre adversaire, qui inutilement commençait un feu concentré d'artillerie et de mousqueterie.

"Le temps clair des 22 et 23 septembre permit de faire des observations précises sur terre et du haut des airs. Le 5 septembre, au matin, les nuages gris étaient très bas. A neuf heures la pluie commença à tomber et à neuf heures quinze le signal de l'attaque fut donné.

La charge de l'infanterie

"Cette vague humaine qui chargea sur un front de plus de 25 kilomètres, au même moment, avec la même ardeur, comprenait des Français de toutes les régions de là France et des colonies.

"En quelques minutes, nos hommes, sans subir beaucoup de pertes, sautant dans les tranchées allemandes, se rendaient maîtres des défenseurs et hardiment continuaient leur marche en avant malgré le terrain mouillé, malgré la résistance de l'ennemi, qui, avec ses réserves, arrangeait des positions intermédiaires communiquant à angles droits, dirigeait canonnade et fusillade sur les flancs de nos troupes qui continuaient leur mouvement offensif.

"A trois endroits l'avance fut particulièrement rapide.

"Près de Souain, nous lançâmes trois attaques divergentes et nous nous emparâmes de plusieurs ouvrages de campagne. Nous pénétrâmes dans des tranchées appelées "Von Kluck" et "Von Tirpitz". Puis nous atteignîmes la tranchée "Guillaume II".

"A l'est, les troupes africaines, d'un seul bond, traversèrent les lignes allemandes et avancèrent à travers bois dans la direction de la route allant de Souain à Tahure, où elles s'emparèrent du chemin de fer à voie étroite qui desservait les camps et les dépôts de munitions.

"Sur la droite, d'autres détachements s'emparèrent en dix-huit minutes d'un saillant ennemi appelé "La Poche". Un nouveau combat s'ensuivit et à midi ils traversèrent la route de Souain à Tahure et atteignirent les pentes de la côte 193.

"Au nord des fermes de Beauséjour, tandis que la résistance allemande se maintenait sur les hauteurs de la Butte du Mesnil, nous prenions dans la région boisée un espace hérissé et en demi-lune ainsi qu'un système de tranchées entièrement fortifiées ne comprenant pas moins de cinq lignes successives sur une étendue de quatre cents mètres. Ce gain nous permit d'avancer davantage sur la route de Perthes à Cernay jusqu'à la maison de Champagne.

Conquête de la "Main" de Massiges

"A l'est du front d'attaque, nous ne pûmes dépasser la première ligne qui était particulièrement très fortifiée à certaine endroits.

"L'infanterie coloniale, d'un élan magnifique, s'empara du bastion formé par la côte 191, duquel partent des ravins et des promontoires formant exactement les doigts d'une main. En moins d'une heure la "Main" de Massiges nous appartenait.

"A la fin de la journée, nous étions arrivés au nord de Souain et au nord de Perthes-les-Hurlus en contact avec la seconde position allemande s'appuyant sur la Butte de Souain et sur la Butte de Tahure.

"Nos batteries, suivant les progrès de l'infanterie, traversèrent les tranchées communicantes et s'installèrent sur les hauteurs que l'ennemi venait d'abandonner.

"Au crépuscule, sur les routes qui avaient été précédemment bombardées par l'artillerie allemande, des milliers de prisonniers, gardés par des territoriaux, étaient emmenés vers l'arrière.

"Malgré la pluie pénétrante et la fatigue d'une journée pénible, on pouvait voir refléter sur les figures de nos soldats la joie et la fierté légitime de leur victoire."

Les travaux de défense de l'ennemi étaient puissants

"Ce n'était certainement pas travail facile", a dit un blessé soigné à l'hôpital du Grand-Palais, en décrivant la bataille qui s'est livrée en Champagne samedi dernier.

"Jamais nous n'avions vu semblables réseaux de fil de fer barbelé. Nos projectiles ont renversé par milliers les poteaux qui les soutenaient, mais un grand nombre d'entre eux ne furent pas touchés et nous eûmes à les abattre sous le feu de l'ennemi. Les fils étaient si épais qu'il était très difficile de les couper.

"En bien des endroits nos colonnes d'attaque s'avancèrent jusqu'aux chevaux de frise derrière lesquels les Allemands se tenaient cachés. Nous les attaquions de notre mieux à coups de bombes et les sapeurs qui nous suivaient faisaient le reste.

"Les mitrailleuses qui nous couvraient de projectiles (c'est pourquoi un si grand nombre des nôtres ont été atteints aux jambes), furent bientôt mises hors de service.

"Ce fut alors que notre cavalerie arriva sur les lieux. Elle avait été si longtemps sans avoir la chance de combattre qu'elle était anxieuse de prendre part à la lutte. Le coup porté aux Allemands fut si terrible qu'ils décampaient de tous côtés. On ne peut s'imaginer ce qu'ils ont abandonné de matériel, d'armes, d'effets et d'équipements. Leur fuite se changea en panique quand ils virent nos troupes d'Afrique les poursuivre et se livrer à une véritable boucherie à coups de baïonnette."

La tenue de l'infanterie était splendide

Un officier qui a été blessé au bras par un coup de baïonnette, a parlé avec enthousiasme du bon ordre et de la manière méthodique avec laquelle l'infanterie française s'est battue.

Quand le signal du ralliement fut donné, tous les soldats se retrouvèrent dans leurs propres sections.

"Ce sont tous de vieux soldats maintenant, a dit l'officier, et ils connaissent admirablement leur métier. Les Allemands ont subi l'élan terrible de cette grande armée.

"Nous reçûmes des ordres au début de la charge et avons essayé de garder notre élan tout en les observant, a dit un officier français qui a été amené dans le même hôpital avec une blessure à la tête. Il était impossible de voir au milieu de la poussière et de la fumée, après que nous nous fûmes avancés un tant soit peu. Une balle ou un éclat d'obus touchait un soldat au bras, il tournoyait et en reprenant sa route pouvait se tromper de direction.

"Mais une fois arrivés devant les réseaux de fil de fer barbelé boches, nous avons toujours pu nous rendre compte où nous nous trouvions.

"La canonnade était intense, mais elle ne pouvait pas couvrir les cris poussés par les soldats qui se frayaient un chemin à travers ces réseaux de fil de fer. Chaque fois que nous entendions de nouveaux cris, nous comprenions qu'un autre groupe avait percé la ligne et chargeait les Boches à la baïonnette."

L'intervention de la cavalerie fut une surprise pour les Boches

On a appris, qu'un commandant français qui a une réputation bien méritée, a pris part à la charge de cavalerie qui força les Allemands à abandonner leurs canons samedi et dimanche derniers en Champagne.

Les prisonniers allemands déclarent que dans tous les engagements qui ont eu lieu sur le front de Champagne, rien n'a plus surpris leurs chefs que l'apparition de la cavalerie française au plus fort de la mêlée. On avait cru généralement que la cavalerie ne pouvait rendre aucun service sur le front occidental, et particulièrement dans cette contrée vallonnée de la Champagne.

A Paris, cependant, tout le monde savait que le général Joffre projetait d'utiliser la cavalerie pour charger les canonniers ennemis. Depuis longtemps les chevaux de la cavalerie française étaient entraînés dans le Midi de la France pour effectuer de telles charges.

LA BATAILLE EN CHAMPAGNE

Les pertes des Français furent considérablement au-dessous de celles de l'ennemi

Paris, 30. — Le kaiser est arrivé dans l'après-midi du 27 sur le front occidental, son train spécial ayant traversé à toute vapeur l'espace séparant ses deux quartiers généraux de Russie et de France; depuis il a été en conférence continuelle avec le kronprinz et d'autres généraux, afin de trouver le moyen d'arrêter l'avance française en Champagne.

Cette nouvelle m'a été communiquée par une personnalité militaire très haut placée. Ce fait a été dévoilé par des officiers allemands capturés hier en Argonne.

De la même source, j'ai appris que les pertes allemandes, en Champagne, seule, se sont élevées à plus de soixante mille hommes et que la venue du kaiser dans cette région prouve surabondamment que les Allemands craignent qu'un désastre n'écrase leur centre très éprouvé.

En Artois, ils ont perdu de trente à quarante mille hommes.

Quoiqu'il soit impossible de télégraphier un aperçu des pertes françaises, je peux déclarer que leur total est considérablement inférieur à celui des pertes allemandes.

Ce fait est remarquable en ce sens que les troupes françaises attaquaient, mais il est en partie expliqué par le nombre peu important de prisonniers capturés par les Allemands.

Le nombre de prisonniers allemands capturés par les Français d'un autre côté, est étonnamment grand.

La plupart des blessures des Français ont été causées par des shrapnels et des mitrailleuses tandis que les Allemands ont été enterrés sous les décombres des tranchées démolies par l'artillerie avant l'attaque d'infanterie, ou ont été transpercés par les baïonnettes.

"La tâche la plus difficile a été de réduire au silence les mitrailleuses, on aurait dit que des milliers de ces terribles engins s'acharnaient après nous", m'a dit un des premiers officiers blessés arrivé à Paris.

Au cours des soixante-douze heures, commençant mercredi à midi, finissant samedi à midi, plus de (chiffre supprimé par la censure) obus ont éclaté dans les tranchées allemandes, y compris des milliers et des milliers de projectiles plus puissants que n'importe quels canons français n'en ont lancé jusqu'à maintenant.

Lors de ma dernière visite sur le front en Champagne, je m'étais rendu compte des difficultés que rencontrerait une attaque tentée par l'un ou l'autre adversaire. Non seulement les tranchées ne sont qu'à une distance de trois à quatre cents mètres l'une de l'autre, le long de la vallée de l'Aisne, mais, pour atteindre les lignes allemandes, les Français doivent d'abord descendre le versant d'une colline et en remonter un autre traversant un terrain absolument découvert coupé par de nombreuses excavations produites par des obus, par des explosions de mines et par des tranchées désaffectées.

Il paraissait impossible de faire traverser cette région par de la cavalerie. Cette impossibilité a cependant été accomplie au cours de ces trois derniers jours et à certains points des cavaliers ont sabré des artilleurs allemands. Comment ces cavaliers sont-ils arrivés à exécuter cette chose prodigieuse cela ne peut être dit.

Les contre-attaques allemandes faites en Argonnes n'ont pas été une surprise pour le haut commandement français, qui avait soigneusement tout préparé en prévision d'une attaque de ce côté.

Partout, sauf sur quelques points peu importants, le fameux "feu de barrage" a été suffisant pour maintenir à distance les troupes du kronprinz dont les pertes sont proportionnellement de beaucoup supérieures à celles des Français en Champagne.

SUR LE FRONT RUSSE

Nos alliés font en un point reculer les Allemands de 40 kilomètres

Petrograd, 2. — Les dernières informations reçues au ministère de la guerre annoncent que les Russes ont gagné un terrain considérable. Les Allemands n'ont pu s'avancer plus loin que la gare terminus de Glubokoi, sur la ligne Svientsyany-Glubokoi, et en ont été repoussés jusqu'à un point situé à mi-chemin de la ligne du chemin de fer allant de Vilna à Dvinsk. La position que les Russes ont ainsi atteinte est la gare de Postavy, ce qui représente une avance de 40 kilomètres.

Dans la région située à l'ouest et au sud de Molodechno, les Allemands ont été forcés de reculer de 12 kilomètres et de retraverser la ligne Lida-Molodechni, au-delà du village de Krewo.

On ne signale de gain allemand sur aucun point du front du nord, bien que des combats très violents se soient livrés sur la ligne allant de Koziany, sur la Disna, à Krivo, sur une distance en ligne droite de près de 100 kilomètres.

En raison de la courbe que fait la ligne autour de Smorgon, ce front a en réalité 130 kilomètres.

Les Allemands ont concentré tout le long de cette ligne, des forces énormes comprenant de nombreux corps de troupes, amenés de la région du Pripet.

Au sud du Pripet, les Allemands ont remporté un succès local à Ciartorisk, à trente kilomètres à l'ouest de l'embranchement de la ligne du chemin de fer de Sarny. Ils semblent être maîtres du Styr jusqu'à un point situé au sud de Lutsk, où dernièrement s'est livré un violent combat et qui semble être maintenant entre les mains des Allemands.

Un violent effort est tenté également par les Allemands dans la région de Novo-Alexiniec, à 20 kilomètres au nord de Tarnopol.



Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout indivdu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à une sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis qu'on réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente; cultiver cinquante acres en plus. Une patente de préemption peut être obtenue aussitôt qu'une patente de homestead, à certaines conditions.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300. Le terrain propre à la culture peut être diminué par de la mauvaise et rocheuse terre. L'élevage du bétail peut moyennant certaines conditions être substitué à la culture.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

l'Abbaye..

—Eh bien! rappelez-vous la parole du Christ: "**Ces oiseaux n'ont pas de greniers**..." Tous les matins, en s'éveillant, ils ne savent pas où ils trouveront leur nourriture, et s'ils vivront le soir encore... Et pourtant, pas un seul ne tombe sur le sol sans la permission de Dieu! Vous valez mieux que les oiseaux des champs ... ayez donc confiance!...

Et, le front appuyé sur la vitre froide, Odile, rêveuse, regarde le petit monde.

—C'est juste, docteur.

Comme elle disait cela, une fenêtre s'ouvrit en face; un rayon de soleil vint se réfléchir, se poser sur les cheveux blonds de la jeune fille, patinant d'or son méditatif visage. Et ce rayon, qui la réchauffe et l'idéalise, fait resplendir d'une façon royale l'éclat trop délicat de sa jeunesse.

—A la bonne heure, s'écrie la tante, voyez, docteur, en une seconde, vous la convertissez!...

—Pourvu que la maladie ne revienne plus!.. reprend Odile qui ne compte pas beaucoup sur elle-même.

—Cela dépend de vous.

—Vrai..? fait-elle avec un air de doute.

—Soyez la femme forte!

—On tâchera...

—Ce n'est pas suffisant..! il faut dire: "Je **veux** devenir la femme forte!"

—Eh bien... je **veux**, docteur! je le veux pour tous ceux que j'aime...

Et, en un bon geste d'affection, mains gantées.

—... Allons, ma pauvre Odile, elle tend au médecin ses deux on sera donc raisonnable...?

—Je vous le promets.

—Sérieusement..?

—Oui.

Et elle dit ce mot avec un petit geste têtu qui lui était très particulier. Dans l'entrée, en les reconduisant, le docteur retint la tante un peu en arrière:

—... Ecoutez, Mademoiselle.. je n'ose pas vous dire: Mariez-moi Odile le plus tôt possible.. et pourtant!... qui sait! j'ai vu des choses bien curieuses à cet égard dans ma vie de médecin.

Puis il lui serra la main et rentra chez lui.

Mais tante Berthe n'était pas arrivée au milieu de l'escalier, qu'Odile, très fine oreille, se laissait rejoindre.

—Eh bien, tante..? demande la jeune fille en boutonnant sa jaquette...

—Eh bien, Odile..? répète la tante, qui affecte de ne pas comprendre.

—Je pourrais savoir..?

—Quoi donc..?

—Ce que vient de te confier tout bas cet excellent docteur..?

—Il m'a dit... hum... oui, il m'a dit: "Surtout... à l'Abbaye cet hiver, chauffez bien votre calorifère!"

Alors, en riant, Odile, qu'on ne trompe pas facilement, embrasse sa tante:

—Et toi surtout, lui dit-elle, n'oublie pas, samedi prochain, de t'accuser à l'abbé Hans d'une petite restriction mentale!... qui sait- ajoute-t-elle avec une voix sérieuse... peut-être d'une grosse..?

Chapitre VI

Oh! le bon express, gare du Nord... 3 h. 50 minutes!...

Odile, tour à tour abattue par la dépêche de Jacques et un séjour à Paris plus prolongé qu'elle n'aurait voulu, puis remontée par le docteur et la perspective d'un départ immédiat, va.. vient... fait les cent pas, gaie... heureuse... exubérante... devant le compartiment du milieu, choisi spécialement à l'usage de tante Berthe, qui n'aime pas les roues et se précautionne toujours avec soin contre les probabilités d'un tamponnement.

Odile, personne de tête sous sa frêle apparence féminine, organise d'une façon entendue et distincte le paquetage de tante Berthe et le sien, afin qu'au Val il ne se produise point de confusion de pouvoirs.

D'abord, et avant tout, son fameux sac de voyage en cuir jaune, doublé de moire verte, — un sérieux cadeau du sérieux Jacques, — cadeau qui a provoqué dans l'intimité d'Odile les plaisanteries les plus variées: la jeune fille, qui craint toujours de le perdre ou de l'avoir perdu, ne peut se faire à l'idée de se priver de ses services, même pour le plus minime trajet. Aussi le sac de Mademoiselle commence-t-il à jouir d'une petite réputation à laquelle chacun apporte son concours; les bonnes elles-mêmes sourient quand, à la table de l'Abbaye, il s'esquisse un projet de voyage: et, passant au mouche, ne résiste pas au plaisir de murmurer à l'oreille de sa jeune maîtresse...

—Comme cela, Mademoiselle, il faut que je le descende..?

—Quoi donc...?

—... Mais le petit sac..!

salon, la petite Rosalie, une fine

Puis, avec le sac, viennent ses frères et ses soeurs, famille nombreuse et chère, dont il ne faut oublier aucun membre sur le quai de la gare: la photo-jumelle, les parapluies, les couvertures le cache-poussière, etc., etc... Et Odile, très attentive, vérifie tous les colis, à mesure que la femme de chambre les apporte.

Une fois chaque chose bien installée, les préoccupations matérielles écartées, la jeune fille se laisse aller tout entière, avec une joie d'enfant, au plaisir de partir.

La voici à l'avant du train, puis à l'arrière, puis de nouveau à l'avant; elle meurt d'envie d'interviewer le mécanicie nou le chauffeur, traverse le quai et va vérifier les wagons qui sont en face, sur la voie de garage, leurs freins leurs étiquettes, absolument comme si, pour ce travail, elle émargeait de dix-huit cents francs aux guichets de la Compagnie.

D'instinct, elle prend partout des points de comparaison pour savourer davantage son bonheur. Ce sont les hommes d'équipe, obligés de vivre toujours dans ce bruit de fièvre, dans cette atmosphère âcre, fumeuse, sillonnée de courants d'air; dans ce cahin-caha de tous les quais, dans ce danger de toutes les voies.. C'est la marchande de journaux qui trône, divinité abrupte et moderne, rappelant de très loin les vieux et artistiques dieux Termes de l'antiquité.

Et elle, Odile, comme Dieu l'a gâtée!.. comme il l'a faite heureuse entre toutes les heureuses! comme, suivant l'expression du docteur, la Providence courbe sous ses pieds les épines de la route!.

Dans quelqeus minutes, elle va quitter ce tourbillon, et, au travers des cités ouvrières, versées comme un remous et un trop-plein autour de Paris, elle prendra son essor vers le véritable "chez soi", vers le calme divin des choses, vers les figures amies de Jacques et de sa soeur, qu'elle voit déjà par la pensée, s'encadrant toutes deux, impatientes, presque anxieuses, sous la marquise de la gare...

... Et puis, après quelques rues traversées, on roulera dans le soleil couchant, au milieu des horizons sans fin, des bois aimés, des cultures connues; la terre aura un nouvel aspect sous le vêtement tour à tour sévère et royal de l'automne; les champs qu'elle a quittés couverts de moisson, et ressemblant, sous le souffle des lourdes brises, à des mers d'or fauve, elle les retrouvera, ce soir, dépouillés, déserts, nus sous le ciel gris... Les bois, qui, du haut de l'Abbaye, chantaient la vie ardente et mystérieuse des choses, vont évoquer la mort toute-puissante, avec leurs feuilles sèches qui luttent, qui se débattent au bout des branches, comme si elles ne voulaient pas se décider à mourir.

Odile jouit avant de voir, semblable à ces dilettanti qui tournent et retournent une lettre aimée entre leurs doigts, sans vouloir se décider à l'ouvrir.

Et puis, il faut monter dans le train.

Comme Odile est bonne, elle regarde avec commisération ces **employés** qui vont rester sur le quai banal, tous ces hommes, tous ces ouvriers, tous ces infiniment petits qui échafaudent de leur travail monotone et anonyme le bonheur des autres... et cela pour un maigre morceau de pain, qu'ils ne **veulent** pas reconnaître meilleur autre part.

...Enfin, pense Odile, la vie est ainsi faite... on ne peut pas obliger tout le monde à être heureux d'après la même formule... s'ils trouvent autant de bonheur sur leur bitume et au milieu de leurs montagnes de colis, que notre berger de la Jouine au pied de ses grands peupliers, c'est leur affaire!... et Dieu doit avoir des raisons pour permettre ces déviations de perspective...

Et le train part: Odile, à la portière, ne sent peser sur elle aucun regard d'envie. Dans sa charitable petite âme, elle en est contente; son bonheur est entier, car personne n'en souffre!

—Eh bien! tante, es-tu satisfaite..? Et Odile, qui mêle des joies enfantines à des mélancolies que Schopenhauer n'eût pas désavouées, prend la main de sa tante, et, par deux fois, embrasse son possesseur. Encore un voyage bien terminé, n'est-ce pas, tante?

—Le dernier!

—Tu dis toujours cela... l'année prochaine nous irons en Suisse... ou au cap Nord... dis... tu veux?...

—Au cap Nord!.. .Et l'honnête tante Berthe lève vers le plafond des yeux terrifiés: ... pourquoi pas au Pôle..?

—... Oh!... Suède ou Italie, tu sais, tante... la différence n'est pas énorme; c'est en haut au lieu d'être en bas, répond Odile, qui abuse du vague géographique dans lequel tante Berthe a toujours vécu. Et puis, continue la jeune fille, comme le docteur a été bon pour moi!.. Maintenant je suis heureuse de t'avoir obéi.. tu es un amour de tante! j'hésite d'abord, et, à la fin des fins, c'est toujours toi qui as raison.

—Je retiens l'aveu, dit tante Berthe en pliant avec soin ses mitaines.

A Creil, le train stoppe pour la correspondance d'Amiens...

Odile, qui n'aime pas les réclusions prolongées auxquelles nos Compagnies françaises condamnent les voyageurs, descend aussitôt sur le quai, fait quelques pas, puis brusquement vient appeler sa tante.

—Tante, viens donc un peu!...

—C'est bien nécessaire?

—Oui... vite!

Et tante Berthe descend. Tout de suite, Odile la prend sous le bras:

—Tu ne vas pas regarder du côté droit... il sera temps tout à l'heure... dans une demi-minute... quand elle va repasser...

(A suivre)

Gardez un Souvenir des Votres

Tout abonné à notre journal a droit à un magnifique, à un merveilleux

PORTRAIT FINI A L'HUILE ET ENCADRE

TOUTE PERSONNE DE COEUR ET QUI A LE SOUVENIR DES SIENS SE DOIT DE GARDER LA PHOTOGRAPHIE DE SES DEFUNTS, DE CEUX QUI LUI FURENT ATTACHES PAR LES LIENS DE L'AMITIE ET DU SANG. QUE DE FOIS N'AVEZ-VOUS PAS DESIRE UN PORTRAIT A L'HUILE SOIT DE VOUS-MEME, SOIT ENCORE DE CEUX QUE VOUS CHERISSEZ—UN SOUVENIR DURABLE, UN SOUVENIR QUI VINT VOUS RAPPELER CES COEURS AFFECTUEUX D'AUTREFOIS, CES FIGURES CHERIES MAINTENANT DISPARUES POUR TOUJOURS.

EST-IL UN ETRE HUMAIN QUI N'AIT POINT CE DESIR ET DONT LE COEUR NE BATTE POINT D'EMOTION QUAND DANS L'ALBUM DE FAMILLE, SELON LA BONNE COUTUME DE NOS FAMILLES, IL REVOIT LA FIGURE DE CEUX QU'IL A AIMES.

LA "LIBERTE" A CONCLU AVEC UNE GRANDE COMPAGNIE UN CONTRAT EN VERTU DUQUEL TOUS SES LECTEURS POURRONT SE PROCURER UN MAGNIFIQUE PORTRAIT FINI A L'HUILE ET ENCADRE DE LEURS PERES, MERES, FRERES, SOEURS, ENFANTS, AMIS DE COEUR ET FIANCES OU FIANCEES.

Voici ce que nous vous offrons

Un portrait-peinture fini à l'huile

Un magnifique portrait-peinture en **BRUN PHOTOGAPHIQUE** ou en **NOIR ET BLANC**,—soulignant d'une façon étonnante les traits de la personne, — rendant le moindre détail avec la fidélité de la vie, — vous émouvant par la ressemblance atteint, — créant de nouvelles sensations par l'appel direct qu'il fait à de plus hautes émotions, — tel est ce magnifique **PORTAIT-PEINTURE FINI A L'HUILE EN BRUN PHOTOGRAPHIQUE (SEPIA) OU EN NOIR ET BLANC.**

Ces portraits en **BRUN PHOTOGRAPHIQUE** ou en **NOIR** et **BLANC** ne doivent pas être placés dans la catégorie des portraits ordinaires, appelés reproductions photographiques; mais c'est quelque chose de tout à fait nouveau, de vraiment artistique, un vrai travail d'un maitre artiste.

Tous les experts s'accordent à reconnaître que le fameux **PORTRAIT-PEINTURE FINI A L'HUILE** en **BRUN PHOTOGRAPHIQUE** ou **BLANC** et **NOIR**, photographie agrandie, dont des milliers ont été faits, est d'une beauté, d'un fini, d'une technique et d'une expression qui défient toute critique. **"ŒUVRE D'ART"** et **"PLUS BEAU QU'ON NE SAURAIT DIRE"** ont souvent été les remarques qu'a fait jaillir ce merveilleux procédé.

Nos Cadres Artistiques

Riches et Magnifiques, allant naturellenent au portrait peinture mettant parfaitement en relief le portrait-peinture, ils sont de Noyer Circassien, Acajou, Doré et Mission. Ce portrait-peinture encadré vous arrive en un seul paquet, tout-à-fait fini, prêt à être suspendu dans la meilleure de vos chambres, sans autres frais, sans aucun besoin de cordes ou de chaines. Voici notre offre. Dites seulement si vous préférez le Brun Photographique ou le Blanc et Noir et quel genre de cadre.



Fait de n'importe quelle photographie en votre possession: cabinet, instantané (snap shot), sur zinc, en groupe ou seul. Ce nouveau **PROCEDE** est artistique et merveilleusement beau, vivant, ne s'effaçant point et durant toujours. Cadre complet—grandeur 12½ par 15½ pouces. La "Liberté" **GARANTIT** à ses lecteurs toute satisfaction.

Envoyez-nous IMMEDIATEMENT les photographies que vous voulez faire agrandir et finir à la main, encadrer avec goût et richement, absolument comme le portrait à l'huile de haut prix. LA LIBERTE RAPPELLE A SES LECTEURS QU'ILS ONT ENFIN L'OCCASION PEU COUTEUSE DE GARDER DES ETRES QUI LEUR SONT CHERS. *N'HESITEZ PAS UN MOMENT. AGISSEZ IMMEDIATEMENT.* Le temps que durera cette offre est limité.

IMPORTANT AVIS

Nous avons conclu des arrangements avec la AMERICAN CONVEX CO., INC. de New York, au nombre des plus grands fabricants de protraits du monde entier, en vertu desquels tous les lecteurs de notre journal dont l'abonnement sera en règle pourront se procurer ce merveilleux portrait-peinture au prix très minime de une piastre et demie.

Les magnifiques portraits-peintures en BRUN PHOTOGRAPHIQUE et NOIR ET BLANC finis à l'huile que recevront nos lecteurs ne se peuvent obtenir pour moins de $5.00 chacun. Comme question de fait, les agrandissements coûtent aujourd'hui beaucoupplus.

Ouvrez votre vieil album de famille; regardez les photographies qui se trouvent sur vos murs; peut-être dans une valise qui se trouvé ignorée dans un coin de votre demeure, trouverez-vous la photographie d'un défunt ou d'un vivant qui vous est cher. Enveloppez-la et envoyez-la nous. Nulle photographie n'est trop petite ou trop vieille pour notre nouveau PROCEDE qui fait ressortir chaque trait, supprime tout ce qu'il peut y avoir d'obscur dans l'original et fait de la reproduction et de l'agrandissement un véritable chef-d'oeuvre du portrait-peinture. Le résultat vous surprendra et vous sera un plaisir. Ne tardez pas à donner votre commande car cette offre toute spéciale à nos lecteurs n'est que pour un temps limité.

CECI EST LE COUPON

Pour ces merveilleux portraits-peintures artistement encadrés.



DECOUPEZ-LE DES MAINTENANANT

Adressez-le à La Liberté avec la photographie que vous aurez choisie, et sur le dos de laquelle vous écrirez distinctement votre nom et votre adresse. Dites si vous voulez le magnifique BRUN PHOTOGRAPHIQUE ou le BLANC ET NOIR et si vous disirez le cadre CIRCASSIEN, ACAJOU, MISSION ou DORE. Ajoutez-y le montant nécessaire pour couvrir les frais d'empaquetage, d'envoi, de douane, à savoir: une piastre et demie.

Ci-inclus le montant de .... et .... coupons avec ma photographie que je désire faire agrandir, reproduire et encadrer 12½ par 15½, prête à être placée au mur.

Je veux que le fini soit ____________

Pour le cadre je veux ____________

Nom ____________

Adresse ____________

IMPORTANT: Cette offre ne vaut que pour nos lecteurs dont l'abonnement n'est aucunement arriéré, c'est-à-dire dont l'abonnement est payé jusqu'en 1916. Tous ceux-là qui règleront les arrérages dus et se mettront en règle pour jusqu'en 1916 auront droit au même privilège.

Les Franco-Américains

II

La conservation des Franco-Américains, la graduelle évolution qui fixe leur type à côté du nôtre dans l'ordre des groupes ethniques de langue et de mentalité françaises, tiennent à quelques causes principales.

C'est, en premier lieu, celle que j'ai signalée et qui est commune aux deux peuples: l'acclimatation des Canadiens-français à l'ambiance américaine et leur facilité d'adaptation au milieu qu'ils habitent. C'est ensuite le régime paroissial, qui a sauvé le Canada français et qui a fait davantage pour les Franco-Américains, puisque c'est la paroisse qui est la pierre angulaire de toutes leurs institutions nationales et religieuses: églises, écoles, orphelinats, cercles d'études et de récréation.

Partout, aux Etats-Unis, l'on peut mesurer le degré de conservation et d'avancement des Franco-Américains à l'aune du zèle et de l'intelligence des prêtres qui ont fondé et dirigé les paroisses, des communautés religieuses qui ont formé l'enfance. Dans la mesure où les curés ont été apostoliques et français, où les instituteurs ont gardé ou inculqué à leurs élèves le culte de la langue et des traditions, les Franco-Américains sont restés catholiques et français, tout en devenant américains. Les déchéances ont été plus nombreuses, l'assimilation a exercé plus de ravages, là où les curés ont trop exclusivement borné leur ardeur à l'établissement d'oeuvres de charité, ou, pis encore, à thésauriser pour eux-mêmes ou pour leurs paroisses; là aussi où les instituteurs ont trop cédé aux exigences des parents désireux de faire donner une formation trop anglaise à leurs enfants.

Ce préjugé est encore assez généralement répandu chez les Franco-Américains. Saurait-on s'en étonner quand l'on sait quelle emprise il a sur tant d'esprits dans notre province toute française? Les curés et les communautés enseignantes qui réagissent contre ce système arriéré ont d'autant plus de mérite que, d'une façon générale, aux Etats-Unis comme au Canada anglais, les autorités pédagogiques de l'état sont encore tout imbues de l'idée simpliste et utilitaire qu'il faut enseigner l'anglais tout d'abord aux enfants de toutes les races et le faire prédominer partout dans l'enseignement. Les méthodes bilingues modernes, en usage au pays de Galles, en Suisse, en Hollande, en Allemagne — les pays les plus avancés dans l'étude des langues — ne sont pas encore adoptées aux Etats-Unis. Elles y font leur chemin, pourtant. Et l'on peut prédire à coup sûr que l'enseignement du français sera en honneur dans toute la Nouvelle-Angleterre, longtemps avant que la stupide obstination de nos anglicisateurs désarme devant le vrai progrès. L'an dernier, un prêtre polonais a fait, en pleine séance de la Commission parlementaire d'éducation de la Législature Massachusette, un plaidoyer en règle pour l'école confessionnelle et l'enseignement des langues maternelles. Il a eu, paraît-il, un prodigieux succès.

• • •

Le besoin le plus pressant et le plus général des Franco-Américains, c'est l'établissement d'écoles secondaires pour les garçons. Grâce au dévouement inlassable de nos communautés de femmes, les jeunes filles sont mieux pourvues. Les Révérends Pères Assomptionnistes ont établi, à Worcester, un collège classique où il semble bien que l'on conservera la langue et les traditions françaises, adaptées aux conditions d'Amérique; c'est dire que l'on n'y méprise pas, comme ont fait trop souvent les communautés françaises en pays de langue anglaise, les expériences canadiennes.

Aux Etats-Unis, comme dans l'Ouest canadien, la plupart des religieux, des prêtres et des évêques français, ont commis l'erreur profonde de penser que la meilleure manière de servir les intérêts de la religion et de la race, c'était d'accepter comme une faveur des bribes de privilèges que nous, les pionniers de l'Amérique du Nord, avions appris à réclamer comme un patrimoine de naissance; et aussi d'accepter comme inévitable l'anglicisation de tous les peuples du continent. Il n'est que juste d'ajouter que le plus grand nombre est revenu graduellement à une notion plus exacte de la situation.

Les fondateurs du collège de l'Assomption ne sont pas tombes dans cette erreur. Souhaitons que cet esprit se conserve et engendre de nouvelles fondations, d'inspiration catholique et française, surtout pour l'enseignement commercial et technique que la plupart des jeunes Franco-Américains sont forcés d'aller recevoir dans les écoles de l'Etat, sans âme, sans moralité ferme, et tout anglaises de ton et d'allures.

• • •

La deuxième cause principale de l'étonnante conservation des Franco-Américains, c'est le développement de leurs organismes économiques. Longtemps, ils ont cru, comme nous et comme trop de Français, que le patriotisme et les "affaires" n'ont rien de commun. Le spectacle de l'action collective des races rivales, et particulièrement des Irlandais, leur a ouvert les yeux sur la nécessité de grouper leurs forces économiques et de faire bénéficier leurs propres institutions de l'appoint de leurs épargnes et de leur richesse grandissante.

L'Union Saint-Jean-Baptiste est la plus connue et la plus puissante de ces fondations. Son président général, M. Henri Ledoux, est l'un des types les plus complets de la nouvelle génération franco-américaine. Né aux Etats-Unis, d'un père et d'une mère également nés en terre américaine, il est l'exemple vivant de la force de résistance à l'assimilation. Profondément catholique, nettement français de coeur, d'esprit et de langue, il est en même temps citoyen américain dans toute la force du mot. Il a le culte des traditions, un sens très net des réalités vivantes et une calme et robuste confiance dans les espérances de l'avenir. Appelé à une heure critique à rétablir la paix et l'unité dans la société dont il est le chef, son influence et sa force se sont rapidement affirmées. Il est puissamment secondé dans son travail par le génial secrétaire-général de l'association, M. Vézina, de Woonsocket.

Les chefs de cette intéressante société ne bornent pas leur action aux oeuvres d'assurance et de secours mutuels: ils supportent et activent tous les mouvements propres à alimenter la vie nationale des Franco-Américains.

D'autres oeuvres également intéressantes sont les sociétés du genre du **Club Ferdinand Gagnon**, de Nashua, et du **Conseil de Ville modèle**, de Holyoke. Ces associations ont pour objet principal de hâter la naturalisation des Canadiens-français et de les préparer à jouer le rôle de citoyens américains. Ces groupements ont l'énorme avantage de n'être pas à base de parti. Ils contribuent ainsi à réprimer le fatal esprit de parti, dont les Franco-Américains étaient presque aussi infestés que nous.

III

Sans doute, à ce beau tableau, il y a des ombres. Les Franco-Américains sont encore atteints, comme nous, de l'esprit de chicane et de jalousie. Ils gâtent parfois leur causes par des divisions intestines ou des intempérances de langage. Il y a encore parmi eux trop de partisans de la fausse conciliation, trop de victimes du respect humain et de l'ambiance anglicisatrice. On parle encore l'anglais au foyer, dans les relations sociales et professionnelles. Mais ces défauts sont en baisse. Les apostasies nationales se font de plus en plus rares. Les traductions de noms, de Roy en King, de Boileau en Drinkwater, ont disparu. On cesse partout d'avoir honte de son sang et de sa langue. On comprend de plus en plus que la préservation de la langue, loin d'être un inconvénient et une charge, est un précieux avantage. Cette évolution est accélérée par la considération grandissante dont les Franco-Américains jouissent aux Etats-Unis. Ils s'aperçoivent que la conservation de leur langue et de tout ce qui fait leur caractère propre, loin de les isoler dans la nation américaine et de leur attirer le mépris de leurs concitoyens, les relève dans leur estime, et particulièrement dans celle des Américains de vieille souche.

C'est par là surtout que la situation des Franco-Américains s'améliore davantage **objectivement**. On peut affirmer que, dès aujourd'hui, les Franco-Américains sont infiniment mieux traités, dans toute la Nouvelle-Angleterre, que les Canadiens-français et les Acadiens dans n'importe laquelle des provinces anglaises du Canada. Et cette situation, ils la tiennent indépendamment de leur puissance numérique et de leur influence électorale, laquelle est encore loin de correspondre à leur nombre.

• • •

Qu'on me cite une seule province anglaise du Canada où un Canadien-français serait porté au faîte des honneurs politiques et réélu quatre fois par une majorité aux trois-quarts anglo-protestante. C'est le cas de M. Pothier, quatre fois nommé gouverneur du Rhode-Island, élu de plus à la présidence de l'une des institutions finacières les plus puissantes de la Nouvelle-Angleterre, l'**Union Trust**, de Providence.

Un cas peut-être encore plus typique, c'est bien celui de M. Pierre Bonvouloir, trésorier général de l'Union Saint-Jean-Baptiste. Catholique et français, **pour vrai**, de plus démocrate, M. Bonvouloir est contrôleur général des finances de la ville de Holyoke, aux trois-quarts protestante, de langue anglaise et républicaine. M. Bonvouloir a été élu à cette charge, par le suffrage populaire, **chaque année**, depuis plus de vingt ans, et presque toujours sans opposition. Quelqu'un demandait un jour à un Américain, protestant et républicain, pourquoi il ne songerait pas à faire opposition à M. Bonvouloir. **"Opposition to Bonvouloir! Just as well start a rebellion in Holyoke!"**

Notez que cet homme d'un rare mérite est à la tête de tous les mouvements français, de toutes les oeuvres paroissiales, de toutes les entreprises sociales ou économiques propres à aider ses compatriotes et qu'il a une mentalité française infiniment plus intacte que celle de la plupart de nos hommes publics.

Dans tous les centres de la Nouvelle-Angleterre où les Franco-Américains comptent un quart ou un tiers de la population — ce qui ne représente généralement qu'un huitième ou un sixième des votes populaires — ils détiennent quelques-uns des emplois publics les plus importants, les uns dépendant du pouvoir administratif, les autres du suffrage universel.

Y a-t-il une seule cité, une seule ville, une seule bourgade du Canada anglais, où les Canadiens-français jouissent de privilèges analogues?

• • •

Sans doute, il y a des points douloureux, entre Irlandais et Franco-Américains surtout. Toutefois, je ne crois pas qu'il existe en un diocèse quelconque de la république américaine, une situation comparable à celle qui est faite au clergé et aux fidèles de langue française du diocèse de London. Et je doute fort qu'il fût permis à un seul prêtre irlandais des Etats-Unis d'insulter impunément, dans un journal protestant, à la mémoire d'un archevêque et à l'autorité d'un cardinal, comme M. l'abbé Whelan a pu le faire, sans subir la moindre réprimande.

A l'ouverture du Congrès de l'Union Saint-Jean-Baptiste, le gouverneur du Massachusetts, M. Walsh, Irlandais catholique, a rendu aux Franco-Américains, à leurs traditions, à leur système scolaire, un hommage vibrant et sans réserves. Il les a loués particulièrement du zèle qu'ils mettent à conserver leur langue. Notez bien que la majorité anglaise et protestante du Massachusetts est proportionnellement beaucoup plus forte que celle du Maine, du Rhode-Island ou du New-Hampshire.

Le gouverneur-général du Canada, le lieutenant-gouverneur ou le premier-ministre d'une seule des provinces anglaises du Canada, oseraient-ils prononcer une semblable parole, en ce beau pays de liberté où, paraît-il, la constitution canadienne et le drapeau britannique garantissent aux deux races "une parfaite égalité de droits"?

La semaine dernière, à une réunion de Franco-Américains républicains, M. Cabot Lodge, sénateur, a prononcé un discours en excellent français. Aucun journal américain, de l'un ou l'autre parti, n'a songé à s'en étonner. Presque le même jour, M. Rowell, leader du parti libéral dans l'Ontario, a osé balbutier quelques mots de **Parisian French, made in Toronto,** devant un auditoire de Canadiens-français. L'un des principaux organes du parti conservateur a dénoncé ce **crime**. Ces deux incidents donnent l'exacte mesure de l'esprit qui domine des deux côtés de la frontière.

• • •

Selon toute vraisemblance, la supériorité de la situation morale des Franco-Américains sur celle des Canadiens-français va s'accentuer de jour en jour, d'année en année. Ajoutez à cela la comparaison des situations matérielles, la croissance de la misère, des impôts et des charges accumulés sur nos têtes par la participation irraisonnée du Canada à la guerre européenne; et vous comprendrez sans peine que les Franco-Américains songent de moins en moins à regretter leur changement de patrie et d'allégeance.

Tandis qu'ils croissent chaque jour en puissance morale et matérielle, qu'ils se débarrassent peu-à-peu de la mentalité coloniale, qu'ils acquièrent le sens et la pratique de la dignité nationale, qu'ils affermissent et coordonnent leurs forces d'action religieuse et de solidarité française, nous nous enfonçons plus avant dans le servilisme colonial, nous laissons sacrifier partout les minorités française et catholiques, nous négligeons nos devoirs nationaux pour assumer des obligations contraires à nos traditions, à la pratique d'un siècle, à la dignité même d'un peuple libre. Cette double évolution marque de plus en plus profondément les traits qui différencient le peuple franco-américain des Canadiens-français.

Il fut un temps où nous allions porter aux exilés le réconfort du patriotisme canadien-français. Il serait plus utile pour nous, aujourd'hui, d'aller demander aux Franco-Américains des leçons de dignité et d'énergie nationales.

Henri Bourassa.

P. S.—Mes nombreux amis des Etats-Unis voudront bien ne pas croire qu'en citant les noms de MM. Pothier, Ledoux et Bonvouloir, j'ai méconnu le mérite d'un grand nombre de Franco-Américains marquants, qui travaillent avec un égal dévouement à l'oeuvre nationale. J'ai choisi ces trois hommes, parmi ceux que j'ai le mieux connus, parce que, très différents de caractère, d'aptitudes et de situation, leur travail et leurs succès illustrent à merveille la marche ascendante de la race. Je n'ai pas nommé de prêtres, parce que l'oeuvre admirable du clergé franco-américain est beaucoup mieux connue chez nous que celle des laïques; et du reste, le travail accompli aujourd'hui par les chefs laïques est, dans une large mesure, la résultante du travail préparatoire accompli par le clergé depuis un demi-siècle. H. B.

AGENCE CONSULAIRE DE FRANCE

Avis concernant l'application de la loi du 17 août 1915

Les Français appartenant au **service armé** avant le 2 août 1914, qui depuis cette date ont été, à la suite d'un premier examen médical **réformés No 2, — reconnus inaptes ou impropres au service, — réformés temporairement ou classés dans les services auxiliaires,** — et qui n'auraient pas été **maintenus dans la même situation** à la suite d'une seconde visite, sont invités à se présenter au Consulat Général, 347 Avenue Viger, à Montréal, un lundi ou un jeudi à 5½ heures du soir, pour y passer ce nouvel examen médical prescrit par la loi.

Les Français résidant en dehors de Montréal qui ne pourraient pas venir y passer cette contre-visite sont tenus d'adresser au Consulat Général, à Montréal, un certificat médical établi par un médecin de leur localité, constatant l'état actuel de leur santé et concluant quant à leur aptitude au service militaire actif ou auxiliaire. Ce certificat devra être légalisé par une autorité du lieu de leur résidence.

En résumé, doivent passer cette seconde visite, tous les mobilisables qui n'en auraient encore passé qu'une depuis le commencement de la guerre lorsqu'ils se trouvent dans les conditions indiquées au premier paragraphe cidessus.

Par ordre,
J.-H. Bourgouin,
Gérant de l'Agence Consulaire.
Winnipeg, le 1er octobre 1915.

SOCIETE SAINT-JEAN-BAPTISTE DE WINNIPEG

L'assemblée générale de la Société devant avoir lieu dimanche prochain, 10 octobre, à 3 heures p.m., dans les Salles de l'Ecole du Sacré-Coeur, tous les membres sont instamment priés d'y assister, pour définitivement discuter et arrêter le cérémonial des grandes fêtes du 17 courant, et, en plus, traiter différentes questions très importantes. Venez tous et ne vous dites pas en particulier: "Ils seront bien assez nombreux sans moi et j'approuverai tout ce qui y sera fait." C'est un mauvais raisonnement qui nuit à toute organisation de groupement. Le mot d'ordre doit être "Pas d'abstention", et surtout rigoureusement observé. Un après-midi donné à la Société Saint-Jean-Baptiste ne peut être considéré comme un sacrifice, mais comme une obligation patriotique.

Comme toutes les listes doivent être rendues à cette assemblée, avec toutes les sommes souscrites, ceux qui ont oublié de remettre le montant de leur souscription sont priés de bien vouloir l'envoyer cette semaine, en plus, si quelques-uns connaissaient des amis dont les noms ne figureraient pas sur la liste, rendez-leur le service de les informer du court délai qui reste pour le faire; ils vous en seront certainement reconnaissants, car un Canadien-français ne voudrait pas que son nom ne figura pas sur cette liste de groupement national.

M. E. Belair, gérant de la Banque d'Hochelaga, a une liste ouverte à cet effet, de même qu'au presbytère du Sacré-Coeur.

SAINT-NORBERT

Naissance: Mme Alexandre Bohémier, de Saint-Norbert: une fille baptisée sous les noms de Marie-Louise-Fernande-Monique. Parrain et marraine: M. et Mme Benjamin Bohémier, grand-parents de l'enfant.

L'ELECTION DE M. PREFONTAINE EST CONTESTEE

On vient de contester l'élection de M. Préfontaine, élu contre M. T.-B. Molloy, par une majorité de 27 voix. Les pétitionnaires sont MM. Joseph et Henri Landry.

SAINT-BONIFACE

Mme L.-G. Mullon part ce soir pour New-York où elle s'embarquera samedi sur le Rochambeau pour Angoulême, France. Elle y rejoindra son mari qui se trouve à Hyère-les-Bains.

M. Mullon était, avant son départ, ingénieur en chef de la municipalité de Saint-Vital.

Il était récemment aux Dardanelles comme sous-lieutenant.

• • •

MM. S. Blanc et P.-J. Fontaine ont l'honneur d'informer le public qu'ils ont ouvert une boucherie au No 576 rue Taché, Saint-Boniface.

Viandes fraiches, salées, fumées et cuites, de première qualité et à des prix très réduits.

Assortiments de légumes, beurre, oeufs, etc.

Ils sollicitent l'encouragement de leurs amis et connaissances. Prix spéciaux pour hôtels, restaurants, maisons de pension et institutions.

On prend les ordres, à domicile ou par téléphone (Main 3538), et seront livrés promptement. Achats de tous produits de la ferme.

Sépultures

2 octobre. — Joseph-Edmond, fils d'Edmond Nadeau et de Mathilda Lambert, âgé de trois mois.

2 octobre. — Edmond, fils de Jules Nuytten, âgé de quatre mois.

• • •

Baptêmes

3 octobre. — Victor-Julien, fils d'Hector Demarcke et de Marie Vanheede. Parrain et marraine: Victor Stragier et Julman Walbranq.

3 octobre. — Henri, fils de Gustave Bogaert et de Marie Ampe. Parrain et marraine: Oscar Vandael et Herminie Rotsaert.

3 octobre. — Marie-Clara, fille de Cyprien Mondor et de Agathe Goudreau. Parrain et marraine: Edouard Ritchot et Clara Goudreau.

3 octobre. — Adrienne, fille d'Alphonse Lemay et d'Albina Surprenant. Parrain et marraine; M. et Mme Alexandre Beaupré.

3 octobre. — Joseph-Rémi, fils de Napoléon Taillefer et de Georgiana Desgagné. Parrain et marraine: J.-C. Desgagné et Laura Desmarais.

• • •

LA BATAILLE EN ARTOIS

Les boches s'enfuyaient comme des lapins

Paris, 3. — Un témoin oculaire fait le récit suivant du combat qui a eu lieu devant Souchez, où sept mines, contenant chacune huit cents kilogrammes de poudre, firent explosion au moment où fut donné le signal de l'attaque:

"Au même instant, dit-il, nos hommes sortirent des tranchées et s'élancèrent vers les lignes allemandes situées devant un bois.

"Les Allemands se sauvèrent à travers bois, poursuivis par notre "première vague".

"Des détachements de la "deuxième vague" explorèrent les ruines des tranchées et les abris souterrains, profonds en certains endroits de plus de six mètres.

"Comme nos soldats n'avaient aucun désir de descendre dans ces cavernes d'où il paraissait invraisemblable qu'ils pussent ressortir vivants, ils lancèrent des bombes et tirèrent des coups de fusil par les ouvertures, de manière à empêcher les occupants d'en sortir et de nous prendre par derrière.

Le gros de nos troupes suivit les Allemands qui couraient à travers bois comme des lapins. Ils s'emparèrent bientôt de la seconde ligne de tranchées, dans le milieu du bois, et la franchirent; quelques-uns même traversèrent le rû de Souchez et s'avancèrent dans le chemin creux conduisant à Angrès, mais les Allemands amenèrent des réserves et essayèrent de nous cerner.

"Cette manoeuvre, cependant, échoua, grâce à nos officiers qui ramenèrent leurs hommes sur la première ligne conquise.

"Pendant la nuit, les Allemands se fortifièrent dans le bois, mais à l'aurore notre artillerie arrêta leurs travaux par un furieux bombardement.

"La veille, ce bois avait l'aspect ordinaire d'un bois, mais au bout de quelques minutes tout fut changé comme par magie.

"L'un après l'autre, les arbres furent abattus par les obus et bientôt le bois fut transformé en un champ de troncs d'arbre, émergeant d'un amas de branches.

"L'artillerie allemande n'était pas restée inactive; elle nous envoyait une grêle d'obus qui labouraient la terre tout autour de nous, sans faire beaucoup de mal.

"Alternativement nous recevions des obus explosifs et des shrapnels et supportions ce feu d'autant plus philosophiquement que, grâce à nos nouveaux casques en acier, nous ne craignions pas les blessures à la tête. Un éclat d'obus traversa même le casque d'un homme, mais la force était tellement amoindrie que le cuir chevelu ne fut qu'effleuré.

"A une heure de l'après-midi, les canons cessèrent de tirer et nous reçûmes l'ordre d'attaquer à nouveau. Nous mîmes bientôt hors d'action les mitrailleuses que les Allemands avaient placées sur leurs flancs.

"Il était difficile de marcher dans le bois. Les hommes trébuchaient dans les branches, mais, par contre, les trous formés par les obus nous servaient d'abri contre les mitraileluses.

"Ces mitrailleuses étaient habilement dissimulées dans des fosses recouvertes de tôles d'acier. Leurs canons, faisant saillie au travers de fentes étroites, étaient invisibles à distance et nous envoyaient un feu foudroyant.

"Nos hommes cependant, n'hésitèrent pas. De derrière les troncs d'arbre et des fosses ils firent pleuvoir une grêle ininterrompue de bombes et chassèrent bientôt les Allemands hors du bois qui resta en notre possession."

LES PRISONNIERS BOCHES

Ils se rendirent aux Anglais avec empressement

Londres, 29. — Le premier convoi de soldats blessés à la bataille de Loos est arrivé à Londres à minuit. Les douze hommes qui le composaient furent soigneusement préservés contre la foule curieuse qui avait envahi la gare. Ils furent rapidement placés dans des ambulances automobiles et dirigés sur les hôpitaux.

Le "Daily Mail" publie le récit suivant d'un officier blessé:

"L'affaire commença en réalité vendredi par un violent bombardement. Samedi matin, sous un ouragan de shrapnels, l'infanterie sortit de ses tranchées et s'avança par bonds courts et rapides vers les tranchées allemandes distantes d'environ 400 mètres.

"Il y eut un beau travail fait avec les baïonnettes, et des centaines d'Allemands s'empressèrent de se rendre. La bonne volonté qu'ils mettaient à se constituer prisonniers a certainement été la chose la plus surprenante de toute cette affaire. Une grande proportion de ces prisonniers est constituée par des hommes âgés qui semblent écrasés et éreintés".

SAINTE-ANNE DES CHENES

Contrairement à ce qui avait été annoncé, il y aura un train spécial qui partira de Winnipeg à une heure de l'après-midi et repartira de Sainte-Anne des Chênes à 6½ du soir, le 11 octobre, à l'occasion de la bénédiction des cloches. Tout le monde est cordialement invité.

Billets en vente à l'archevêché, chez Vampoule, et au Winnipeg Church Goods, succursale de Saint-Boniface.